4e ANNÉE. — N° 2  FÉVRIER 1905

REVUE COSMIQUE

EXPOSÉ PRATIQUE DES AXIOMES

QUI SONT A LA

BASE DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

(*Suite*).

Dans l'état physique l'homme est le suprême développateur. — L'Impersonnel, l'Attribut de Justice de la Cause Cosmique s'est offert par le sacrifice de la Personnalité qu'il avait assumée, comme Equilibrateur de la substance éternelle la plus dense, afin que par l'infusion des forces divines, la substance capable de réception et de responsion fût rachetée du pouvoir du déséquilibre. Le status des formations est proportionné à leur capacité de réception et de responsion des forces divines, et l'homme évolué est la formation prééminente, à qui l'Equilibrateur, dont l'origine est la Justice, avant de se retirer de l'œuvre qu'il avait entreprise, laissa la domination sur les formations de l'air, de l'eau et de la terre, avec le conseil de remplir l'état physique de formations à sa similitude, dans les trois densités, c'est-à-dire les degrés physique, nerveux et psychique, dont la Justice (une avec la Charité) est la lumière ou intelli-

gence, ainsi que le Chaldéen en a porté témoignage, au sujet de la Restitution : « L'état physique n'a nul besoin d'aucuns luminaires extérieurs plus grands ou moins grands, car la magnificence de l'Equilibre est sa Lumière, et l'Holocauste sa vie. » Cette lumière et cette vie, l'homme a la mission suprême de la manifester et de l'évoluer.

De plus, dans la *Tradition* qui touche une époque plus récente que celle mentionnée dans les volumes de la *Tradition Cosmique* déjà publiés, il est raconté que le D. B. R. qui renouvela l'état physique, amena tous les habitants de l'Azerte à l'homme pour qu'il leur donnât des noms, qui seraient une signification de leurs capacités variées. Il faut se souvenir qu'autrefois les noms étaient choisis en accord avec les aptitudes et capacités des individus à qui ils étaient donnés, et qu'ils étaient ainsi donnés par les sages qui connaissaient ces aptitudes et ces capacités individuelles, ou leur pouvoir de réaliser certaines possibilités, et qui avaient souvent le pouvoir de les aider, efficacement dans telle ou telle réalisation. Le D. B. R. agissant en ordre hiérarchique, mit les formations terrestres variées en rapport avec l'homme pour qu'il les nommât efficacemment : par cette nomenclature elles étaient désormais connues.

La Philosophie Cosmique soutient que la restitution de tout ce dont la terre et ses formations ont été privées est essentielle pour la progression ininterrompue vers le perfectionnement. Il est donc désirable que la réalisation de la possibilité de l'Homme Psycho-Intellectuel dans sa fonction de suprême développateur soit considérée. Le premier pas dans cette direction est la connaissance que l'homme est le *souverain légitime* de l'état physique et *le suprême développateur de ses formations;* le second pas est d'*étudier la nature et les capacités de son domaine en vue de son bien-être et de son utilisation.*

La Philosophie soutient que le monde physique individuel consiste en quatre degrés, savoir : le degré physique (non perfectionné en raison de l'appropriation par l'hostile

des constituants propres pour la formation du corps glorieux), les degrés nerveux, psychique et mental ; que de la croûte des Azertes, à la fois dans la centralisation et dans l'expansion, s'étendent les trois raréfactions en ordre, c'est-à-dire le degré nerveux qui est voisin du degré physique en densité, ensuite le degré psychique et puis le degré mental ; et que l'état physique de leurs habitants correspond à leur habitation. Elle soutient aussi qu'au centre de chaque monde se trouve un foyer de force pathétique qui est manifesté en proportion de l'intellectualisation et de la spiritualisation des mondes individuels, et que les conditions de la manifestation sont les mêmes à l'égard de leurs habitants. L'unification est essentielle pour le développement progressif. Le Pathétisme est essentiel à l'unification. D'où il suit qu'en proportion du status individuel intellectuel et spirituel, est l'aptitude à manifester le pathétisme, et en proportion des capacités à manifester le pathétisme, est le pouvoir d'unification : cette unification est la base de la sociologie atomique, individuelle, sphérique et cosmique.

L'état physique est de droit, comme tous les autres états, parfait en lui-même, parce qu'il consiste en quatre degrés. Il est par conséquent capable de progresser perpétuellement vers le perfectionnement et chacun de ses quatre degrés peut être en rapport avec le degré correspondant des états plus raréfiés.

Ce qui *immédiatement* et *directement* concerne l'Homme Psycho-Intellectuel est son propre développement comme moyen de préparer l'individualisation de l'intelligence. De cette individualisation dépend l'aptitude à continuer son œuvre individuelle, c'est-à-dire le développement de l'état physique dont il est le légitime souverain, *le suprême évoluateur*, l'aptitude à passer de la vie à l'intelligence individuelle. La première condition de cette individualisation de l'intelligence *et par conséquent de l'aptitude que l'homme Psycho-Intellectuel aura pour tenir son rôle dans le Cosmos de l'être comme le suprême développateur*, est l'unification

de soi, et afin d'atteindre ce but, *il doit être véritablement libre ou cosmique*, autrement il sera nerveux, influencé par les impulsions, passions, désirs et sensations *variées de son être composé*, et conséquemment incapable d'exercer aucun pouvoir sur son moi intégral.

Ceux qui ont étudié la Tradition garderont en mémoire que la première aspiration de l'Equilibre, à la vue de l'immensité de la substance vivante mélangée, fut : « Que l'intelligence soit manifestée. » Et cette aspiration doit être celle de l'Homme Psycho-Intellectuel, d'abord à l'égard de lui-même et ensuite à l'égard de tous ceux dont il est l'unique légitime développateur. L'unification de l'être dépend de la souveraineté de la raison ; cette souveraineté n'est pas celle d'un tyran, mais pareille à celle d'un père, d'un guide, d'un conseiller et d'un protecteur. La première nécessité pour établir l'autorité de la mentalité est *la substitution de la connaissance à la croyance, qui implique le manque de connaissance, puisque la déclaration « je crois » équivaut à celle de « je ne sais pas »*. Cette croyance ne doit pas être confondue avec la pré-sentientation ou intuition qui a pour effet l'éveil à l'action des désirs et des volontés et la naissance d'aspirations pour leur matérialisation pratique et utile. La première peut être comparée à l'eau stagnante, la dernière à l'eau qui, s'élevant d'une source montagneuse, vaine tout obstacle, flue et bondit toujours vers l'océan.

Le dressage pratique pour cette unification de soi consiste premièrement dans l'équilibre de notre être nerveux, qui peut être comparé à l'eau en rapport avec les eaux au-dessus de la terre, c'est-à-dire les régions des nuages et brumes et les eaux qui sont sous la terre : comme le sol doit aux eaux la capacité d'utiliser ses constituants de nutrition, de même se comporte le degré physique à l'égard du degré nerveux qu'il revêt et manifeste, et qu'il entoure de son aura. Car tandis que le sang nerveux est l'évoluateur de la vie du sang physique, comme l'eau est l'évolua-

teur de la vie du sol, de même l'aura nerveuse peut être comparée au pays des nuages dont la constitution, l'organisation et les capacités sont actuellement à peu près inexplorées par la science moderne; néanmoins l'exploration de nos aéronautes et le sondage des profondeurs en apparence insondables de l'océan, sont contemporains avec les recherches auriques, et ceci logiquement, puisque les premières explorations ont leur raison d'être dans le désir qu'a l'homme évolué de sonder ce qui est occulte à l'égard de son individualité nerveuse et aurique et de celle de la terre qui est son habitation. Le degré d'être nerveux dument évolué est d'une triple importance.

1° Il nous rend capable de sentienter ce qui est le plus proche de la densité généralement sentientable par l'humanité;

2° Il établit le rapport entre l'être physique et l'être psychique, comme intermédiaire.

3° Le degré nerveux devient apte à perméer et, pour ains dire, devenir un avec le degré nervo-physique, l'entourant d'une aura de protection et ainsi tendant à la conservation de l'être intégral.

4° Elle met son possesseur en rapport (et ceci est de prééminente importance) avec le degré nerveux terrestre universel. Le moyen pratique de commencer cette évolution de l'individualité nerveuse est de désirer et vouloir avec persistance l'isoler de l'influence souvent déséquilibrée de l'âme des sens, et de l'amener sous le contrôle de l'âme intellectuelle et ainsi peu à peu sous le contrôle de la mentalité. Chacun de ceux qui réussissent à faire ainsi, non seulement obtient le repos psychique, et ainsi prépare l'évolution et l'individualisation de son intelligence, dont l'âme individualisée est le moule, mais se prépare efficacement à prendre sa place parmi les formations de l'état physique comme le suprême développateur.

Vraie est la sage remarque d'un de nos correspondants: Quoique la conception pure puisse donner naissance à la

philosophie pure, la philosophie à la vraie science et la science à la pratique, quand la conception n'est pas pure et que en conséquence la philosophie basée sur elle est obscure, la science basée sur la philosophie est erronée et la pratique de cette science n'est pas utile et même dangereuse. Il est bon de commencer la réformation énergique et persistante par ce qui concerne le plus immédiatement l'humanité, c'est-à-dire par le changement de la pratique, de l'habitude ou de la coutume.

Pour ceux qui sont cosmiques, qui sont assez forts et assez sages pour être libres, il est bon qu'ils commencent premièrement leur propre dressage en surveillant ce qui les manifeste devant leurs semblables, c'est-à-dire leurs actions et leurs paroles déséquilibrées, qui sont le vêtement sentientable de leurs pensées, impulsions, passions et habitudes. Dans la proportion du déséquilibre habituel ou occasionnel, le geste par lequel il est manifesté peut varier de celui d'une légère grimace ou d'un mouvement d'irritation ou de mépris à un coup ou à la projection d'un objet, ou à l'acte de tuer ce qui est une cause d'offense, et, naturellement, plus ces manifestations sont violentes et continues, plus elles sont difficiles à vaincre ; mais la victoire sur elles *n'est jamais impossible*, et nous avons connu des cas où même lorsque le déséquilibre avait été tellement grand qu'il était supposé avoir détrôné la raison, le patient grâce à un sage conseiller et vrai ami gagnait tellement le contrôle sur le moi déséquilibré, qu'il le mettait sous le guide de la raison et devenait spécialement fort en patience.

Saül de Tarse, citant les paroles d'un philosophe du passé, dit : « Par votre patience, vous possédez vos âmes » (c'est-à-dire vos âmes individuelles) et un homme du passé complète ainsi une lettre à un de ses disciples : « Que la patience vous perfectionne pour l'œuvre ». Or les mots patience et souffrance ont la même origine, et en vérité la discipline de soi, nécessaire pour l'équilibre de notre

être nerveux, entraîne toujours plus ou moins de souffrance. Nous pouvons ici répondre à plusieurs de nos correspondants, qui demandent des instructions pratiques à ce sujet. Il est bon qu'ils comprennent que l'être nerveux anime et influence le système nerveux, comme le système nerveux anime et influence l'enveloppement extérieur ; par conséquent, en accord avec le plan de commencer la reformation par la partie la plus matérielle, les actions purement physiques doivent être d'abord amenées sous le contrôle, avec persistance, fermement et continuellement ; car si fortement que l'être nerveux puisse donner l'instigation d'un coup de pied ou de poing, d'un geste dédaigneux, pétulant ou passionné, ou de paroles qui souvent blessent beaucoup plus durablement qu'une injure extérieure, il est certain que sans le concours du pied, de la main, des épaules ou du visage, des mouvements des lèvres et de la langue, notre déséquilibre n'est pas apparent à autrui, et quoique l'effort pour inhiber cette manifestation puisse causer à celui qui commence ce dressage de soi beaucoup de *patience*, il aura la satisfaction de savoir non seulement qu'il n'a pas infligé de douleur aux autres, mais qu'il profite lui-même de chaque victoire, premièrement en commençant à gagner intérieurement la paix de l'équilibre, le respect et l'affection de ses semblables, et deuxièmement en se préparant par l'évolution progressive de lui-même à monter dans le cosmos de l'être. En outre chaque victoire gagnée rend la prochaine plus facile, comme graduellement l'habitude ou la coutume bienfaisante remplace les habitudes ou coutumes néfastes. Cette victoire une fois gagnée, de sorte que les actions sont sous le contrôle parfait de la volonté, la deuxième partie du dressage de soi peut commencer. Elle consiste à régler les passions, désirs et impulsions déséquilibrés : dans ce but le contrôle sur les actions extérieures préparera le chemin, pour la simple raison que la manifestation est la première loi, et que là où telle ou telle manifestation est supprimée, ce qui désire se mani-

fester est affaibli ou détourné dans un autre canal ; de plus celui qui se dresse lui-même est déjà accoutumé à la domination de la raison, et cette habitude est une aide immense vers l'équilibre de la pensée. Il est bon de garder dans le souvenir que *Toutes les choses terrestres sont relatives, donc personne n'est tout à fait parfait et personne n'est tout à fait imparfait ;* en conséquence nous-mêmes sommes imparfaits et les personnes contre lesquelles nous avons eu un mouvement de colère, de mépris ou de haine ont en elles une certaine perfection. Si notre désir d'évoluer et d'aider nos semblables est sincère, il est bon que chacun de ceux qui s'évoluent dans ce but se souvienne que, par la loi de l'affinité, par le développement de la perfection en soi-même, il peut seulement évoluer des perfections dans les autres, et qu'au contraire l'influence de ses propres imperfections à l'égard des leurs est comme de l'huile sur la flamme. Quand alors il sentiente de la colère, du mépris, de l'orgueil, ou que quelque autre excès, indigne de la raison, surgit dans la personne qui persiste à accomplir sa propre évolution, dans le but d'aider à la grande œuvre d'évoluer autrui, cette personne fera bien de se souvenir que ces soulèvements désordonnés peuvent être sentientables aux êtres les plus précieux de son entourage, les sentienteurs ou sensitifs qui entendent voient ou sentent les émanations de la pensée sans manifestation nervo-physique ; et que ces désordres sont reçus et qu'il y est répondu aussi sûrement et souvent beaucoup plus promptement qu'à des pensées, actions et gestes équilibrés, parce que les non évolués ont habituellement plus d'affinité avec le déséquilibre qu'avec l'équilibre. Individuellement un puissant moyen pour obtenir la patience nécessaire pour régler la pensée chez le sincère réformateur, évoluateur et développateur de soi-même, est le souvenir qu'il vêt et manifeste l'Holocauste, le suprême Kéves, l'alpha et l'oméga de la patience, et que chaque victoire gagnée sur la pensée déséquilibrée, de sorte qu'elle soit amenée sous l'influence de l'intelligence ou

raison, non seulement unit la partie mortelle de son être composé à l'immortelle, mais aide à réaliser le plan du Divin Equilibrateur qui voulut qu'en l'être fut manifestée l'intelligence : « Que la lumière soit manifestée ».

La victoire sur les actions et la parole désordonnées, efficacement et pratiquement, contribue à régler (par l'intermédiaire du système nerveux) le degré d'être nerveux dont le désordre cause la grande majorité des souffrances et peines qui martyrisent l'humanité. Car il ne saurait être raisonnablement mis en doute par aucun observateur sans préjugé que les habitants des prisons, ou des asiles d'aliénés et les névrosés qui sont libres, mais qui sont un fardeau pour eux-mêmes et pour ceux qui les aiment, s'ils eussent été instruits à temps dans l'art de la discipline de soi-même, eussent pu remplir leur place utilement et avantageusement pour eux-mêmes et pour autrui.

Des sensations et sentiments, impulsifs ou égoïstes, généralement ont leur origine dans l'âme des sens et sont manifestés par le degré d'être nerveux qui influence directement le système nerveux sans lequel l'enveloppement extérieur est sans vie. Kelaouchi décrit l'âme des sens comme consistant en deux parties dont l'une tend vers la satisfaction des sens, l'autre vers l'âme intellectuelle qu manifeste directement le degré mental dont la possession est le siège spécial de la Lumière Divine; il caractérise aussi une condition où ces deux parties se rencontrent; cette condition il la décrit comme étant souvent, dans les degrés variés de l'évolution de soi-même, « Le champ de bataille de la pensée ». C'est sur ce champ de bataille que celui qui se dresse ou s'évolue lui-même prendra position après avoir acquis le pouvoir de gouverner ses actions déséquilibrées, et les impulsions, passions, sentiments, paroles, sensations qui les manifestent. Cette phase d'évolution est décrite, par Saül de Tarse, lorsqu'il parle d'amener chaque pensée vers l'obéissance au Consécrateur, c'est-à-dire l'obéissance au Divin habitant qui, en ordre, est un avec

l'intelligence de l'homme évolué et la Lumière de son âme.

Celui qui, pas à pas, a amené ses actions, ses sensations, ses impulsions et ses passions sous l'influence de l'intelligence *trouvera que ses conceptions sout graduellement illuminées par la lumière du pathétisme ;* l'effet de cette illumination est le désir et le vouloir intellectuels d'aider à l'œuvre prééminente du perfectionnement individuel et collectif, afin de préparer le chemin à la Sociologie Cosmique.

Par l'intelligence ainsi illuminée, non seulement il saura, mais sentira, la vérité prééminente, que *dans tout ce qui est, si caché qu'il soit, se trouve le Souffle Divin* et, en sociologue Cosmique, son but sera de le manifester. Ce désir intellectuel, pathétique et persistant, l'amènera vers la perfection de la patience.

Et il se dirigera droit au but, sans compter ce qu'il doit en coûter, à cause de son zèle pour l'accomplissement de cette œuvre sublime. Ainsi tout en tenant intellectuellement la balance de la justice, il arrivera à cette charité infaillible, qui désire et tente avec un espoir raisonnable, la réalisation de possibilités sans limite. C'est de ceux là qu'il est témoigné : « *Sur l'état physique, l'homme est le suprême développateur* ».

L'arrivée à ce degré de perfectionnement n'est nullement une utopie, et elle ne dépend d'aucun accident de naissance ou fortune. Deux choses seulement sont nécessaires pour y arriver : la connaissance de ce qu'il faut faire et la force de volonté réalisatrice.

Brièvement, mais clairement, est ici indiquée la première condition nécessaire pour l'évolution de soi.

En union hiérarchique, ceux dont la force de volonté ne répond pas à leur sincère et loyal désir peuvent (jusqu'à ce qu'ils gagnent la force nécessaire) être aidés par l'infusion des forces.

Comme on vient de le démontrer, avant que l'Homme Psycho-Intellectuel puisse prendre sa place comme *l'évo-*

luateur suprême des formations de l'état physique, il est nécessaire que lui-même soit évolué *de telle façon que ses degrés nerveux, psychique et mental soient individualisés.* Cette individualisation est l'unique chose nécessaire pour ceux qui désirent et veulent gagner la victoire sur le déséquilibre, et (à part les qualités et les aptitudes nécessaires ainsi que la volonté et le désir persistants) ce dont l'individualisation des degrés plus raréfiés de l'état physique de l'homme dépend *est le temps, c'est-à-dire la longévité terrestre intégrale.* Il est indubitable que l'individualisation de l'être nerveux et son équilibre, qui est essentiel à son perfectionnement, contribuent grandement à la prolongation de la vie intégrale, mais ce qui est à désirer *au-dessus de toutes autres choses est l'individualisation de l'intelligence*, c'est-à-dire que l'intelligence prenne dans l'Homme Psycho-Intellectuel la forme permanente, et ainsi soit capable et désireuse d'évoluer son vêtement, son moyen de manifestation la plus matérielle en évoluant les organes des sens, et en transformant les degrés nerveux et nervo-physique selon ses besoins, intellectualisant et spiritualisant le corps nervo-physique, l'élevant de sa faiblesse à la force et à la puissance, *et trouvant le moyen de transformer ce qui est actuellement corruptible et mortel en une chose incorruptible et immortelle.* Le moyen pratique pour commencer cette préparation à l'individualisation de l'intelligence, et en même temps la prolongation de la vie intégrale, consiste à amener notre être nerveux (qui affecte directement le système nerveux, comme le système nerveux affecte son enveloppement nervo-physique) *sous le contrôle de la raison.* Saül de Tarse porte témoignage de la nécessité de ce dressage lorsqu'il dit : « Je subjugue mon corps nerveux et l'amène en sujétion (à la raison), de peur qu'ayant instruit autrui je ne sois moi-même rejeté (c'est-à-dire je souffre la perte de l'individualité). » Ceci n'est nullement un mystère occulte. Tous les penseurs, tous les observateurs savent que la perte de l'appétit, l'insomnie, l'inquiétude, l'irritabilité,

les habitudes et coutumes qui vous aliènent autrui, etc., etc., sont l'effet de la soi-disant débilité nerveuse et que cette « débilité nerveuse » a généralement pour raison d'être la manifestation de passions non contrôlées, le fait de céder aux impulsions désordonnées et de favoriser le moi égoïste, qui ainsi devient de plus en plus exigeant. Le résultat de ces pratiques est la spoliation et la misère de l'individu, et son isolement graduel. Cette spoliation, cette misère et cet isolement conduisent directement vers la non utilité, la folie, le crime ou la mortalité. Au contraire, celui qui avec persistance et persévérance amène ses passions, ses impulsions déséquilibrées et ses excès de toutes sortes sous le guide et le contrôle de la raison acquiert graduellement la patience, la tranquillité et par suite la force du système nerveux, qui non seulement contribuent aux conditions naturelles favorables au bien-être du corps nervo-physique, mais, pour ainsi dire, préparent un monde pour l'individualité de l'être nerveux (de ce degré qui est le plus proche du nervo-physique) de sorte que non seulement la vie intégrale est prolongée, mais, en cas de séparation, l'*être nerveux individualisé conserve son individualité* et demeure comme l'enveloppement extérieur et protecteur des degrés psychique et mental de l'état physique, et (sous certaines conditions qui sont connues, dont la protection et la sustentation dans les auras humaines est une des plus importantes), non seulement l'individualité est retenue en permanence, mais le degré nervo-physique est sentientable de sorte qu'en réalité *le pire aiguillon de la mortalité, la séparation des scènes familières et des bien-aimés*, n'est plus. Donc tout homme qui réussit en se dressant ainsi, non seulement se met en position de jouir de la santé, du bonheur et d'une longue vie et d'aider effectivement l'humanité collective à gagner la victoire sur la mortalité, mais il peut préserver, protéger et sustenter les siens, ses grands amis, ses bien aimés.

L'HOMME

(*Suite*)

A considérer l'état actuel des choses, il semble que l'humanité soit tombée dans une division extrême : les guerres qui l'ont désolée depuis les temps les plus éloignés dont elle se souvienne, loin de cesser sont devenues plus meurtrières et plus difficiles que jamais, les causes seules en sont un peu modifiées. L'homme a tant souffert partout de sa religion qu'il s'en détache de plus en plus, perdant en même temps tous ses principes directeurs. L'abondance et l'incertitude des systèmes philosophiques ne fait qu'augmenter son scepticisme. Favorisé d'ailleurs depuis deux siècles par les progrès inattendus de ses sciences positives et surtout de leurs applications, il s'enlyse de plus en plus dans la recherche du bien-être matériel et dans toutes les lâchetés qu'il engendre ; les combats qu'il livre sont rabaissés au niveau aussi brutal qu'implacable de la lutte pour la vie.

Aussi quand, fatigué de ces efforts avilissants, écœuré par le spectable lamentable des victimes qui râlent autour de lui, ou désespéré par son impuissance, il fait retour sur lui-même et la tristesse de son entourage, ou il succombe à la désolation et s'affaisse dans le pessimisme, ou, saisi d'indignation, il ne songe qu'à accélérer l'anarchie de l'individualisme pour qu'elle achève de le tirer par la mort sociale d'un état qu'il trouve intolérable.

Bref, l'humanité est dans un tel état de division que les philosophes et les savants, ses guides actuels, semblent accepter pour loi de la nature la devise terrible lancée il y a plus d'un siècle : « *Homo, homini lupus* » ; l'Homme est un loup pour l'Homme.

Et cependant, dans cet émiettement extrême, l'*Unité* n'a jamais été perdue ; elle est au fond de tous les cœurs, elle est encore le centre de toutes les aspirations ; l'anarchie même invoque avec foi la Fraternité comme la Souveraine

qui doit régner sur les ruines de la société condamnée.

Cette fraternité, cette Unité pressentie seulement par pur instinct, nul ne la voit avec précision ou certitude, nul ne la démontre ou ne l'indique aussi bien que la philosophie Cosmique. Ecoutons ses révélations consolatrices :

Il fallait que l'Homme collectif fut divisé infiniment puisque l'Impensable ne peut se manifester que dans l'individualité et pour les individus. Il fallait que ces individus fussent doués d'une personnalité puissante pour assurer avec leur immortalité l'éternelle réalisation du Divin.

Mais si, abusant de cette force même, entraînées par l'orgueil, l'erreur ou l'indolence, ces personnalités viennent à s'opposer les unes aux autres, prêtes à s'entredévorer; l'Unité cependant ne peut jamais en être atteinte, elle subsiste à travers tous ses excès, elle se refait par leur destruction même; à elle est réservé le triomphe final.

Elle est en nous, d'abord, invincible, nous inspirant au moins l'horreur instinctive de la destruction, le désir irrésistible d'immortalité; l'égoïsme même lui obéit et lui rend hommage en s'efforçant de tout soumettre autour de soi comme s'il était centre de l'Univers. Elle est en nous encore, l'Unité, par les instincts impérissables de l'amour et de la compassion, si affaiblis ou pervertis qu'ils soient par nos erreurs ou nos vices.

Nous la voyons de tous temps, et maintenant encore, dominer la société jusque dans ses luttes les plus sanglantes. N'est-elle pas, n'a-t-elle pas été toujours l'inspiratrice de tous les conquérants ?

Qu'ont tenté les potentats Assyriens ou Perses, sinon l'unification du monde sous leur puissance ? Quel fut le mobile d'Alexandre ? Quel fut, dès ses premiers jours, l'objectif constant de Rome, et qui pouvait en approcher davantage, s'il était jamais possible que l'unité fût fondée sur la force ? César, Charlemagne, l'Eglise Catholique, les Musulmans, l'Empire Allemand, Charles-Quint, Louis XIV, Napoléon, nous montrent le génie humain tendant cons-

tamment ses plus hautes facultés vers la réalisation de cet idéal irrésistible : l'Unité sociale !

De nos jours encore, que voyons-nous ? L'esprit de conquête, l'autocratie individuelle sont généralement condamnés, mais ce sont les nations tout entières qui tendent de toutes leurs forces vers l'hégémonie suprême : Nous n'entendons parler que de pangermanisme, de panslavisme, de panlatinisme ; les nations mêmes qui se posent en champions de l'individualisme et de la liberté à outrance ne sont pas les moins ardentes dans ces aspirations dominatrices : les Etats-Unis s'étendent chaque jour au nom de la doctrine de Monroe, et l'Angleterre entonne l'hymne « Rule Britannia » sur toutes les îles ou les continents de son empire où le soleil ne se couche jamais. Enfin voici l'Europe menacée par l'Asie toute entière que, dans son ambition, elle a déchaînée sur soi ; c'est l'hégémonie sur le monde entier que les hommes se disputent à présent, aveuglés par l'excès même de leur activité, mais entraînés du moins par la passion invincible de l'Unité !

D'où vient donc cette tendance universelle ? La Philosophie Cosmique nous en montre la source et la justification dans l'origine comme dans le but du Cosmos ; dans la mission de l'être humain, et dans sa Formation.

Dans l'origine et la fin du Cosmos :

Nous savons que cette fin, seule raison d'être de l'Univers réel, est l'éternelle Union de l'Indivisible-Impénétrable, actif, avec la passivité de la Substance du Divisible pénétrable ; et la source de cette union, son mobile, son lien impérissable, c'est l'Amour du divisible avec le Pathétisme de la substance ; en se pénétrant réciproquement ils pénètrent toute chose et sont indestructibles (1).

C'est pourquoi Sheth, dans le discours de qui nous trouvons magnifiquement rassemblés tous les principes essentiels, a dit en premier lieu à son peuple :

(1) La *Tradition*, vol. I, p. 5.

« La Force pathétique, intellectuelle et vitale vous consacre tous dans une même unité, et dans cette unité vous êtes un avec votre origine (1).

L'Unité est encore une conséquence du rôle assigné à l'Homme dans le Cosmos. C'est à lui qu'incombe de rassembler en soi dans un éternel perfectionnement le Pénétrable et l'Impénétrable, et de manifester ainsi la Divinité. Centre de réalisation du Cosmos, l'Humanité ne peut périr sans entraîner la perte impossible de la Divinité, tandis qu'au contraire il n'est pas moins impossible à l'agent du déséquilibre, quel qu'il soit, d'établir aucune réalisation durable; sa nature même le condamne à périr par son propre effort dans la dispersion totale de ses éléments.

Quand Izlem tente de ramener Devo à la cause de l'Harmonie universelle, son dernier argument est de lui rappeler cette conséquence fatale :

« En supposant, lui dit-il, que vous réalisiez votre conception actuelle, en luttant contre l'Homme pour l'empire de l'Azerte et en continuant à retenir votre empire dans l'état plus raréfié où vous êtes maintenant, à quoi cela vous servira-t-il ? Vous savez vous-même que, malgré la souffrance et la perte que vous pouvez causer à Kahi et à ses formations, vous ne pourrez pas empêcher longtemps la réalisation de l'Unité Cosmique, quel que grandes que puissent être votre puissance et votre influence sur les êtres de votre formation ou sur les autres. Où trouverez-vous alors place dans cette Unité ? (2) ».

Devo lui-même, frappé de ses échecs contre Kahi, se rappelle le même principe : « Il n'y a de constant que ce qui se concentre dans l'unité », et il tente en vain de l'appliquer à son despotisme violent, condamné fatalement à la destruction (3).

Seth le rappelle encore à son peuple dès le début de son

(1) La *Tradition*, p. 264.
(2) La *Tradition*, vol. I, p. 114.
(3) La *Tradition*, p. 129.

discours : « Vous êtes le vêtement et la manifestation des forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale de votre origine, la division parmi vous est comme la division de l'être de Brah (1) ».

Il redit ensuite en quelques mots comment l'origine même de l'homme qu'il vient de rappeler, assure l'unité de l'espèce humaine et promet l'immortalité à l'Homme individuel :

« Le germe duel qui est en vous étant, par origine, un avec la Cause Cosmique et ayant le Cosmos pour entourage, peut évoluer et se perfectionner perpétuellement dans tous les états et degrés de son être comparé.

« Dans l'équilibre, chaque degré de chaque état d'être est en rapport avec les états correspondants de matérialité plus denses ou plus raréfiés. Vous devenez dans cette unité comme une partie de l'unité cosmique... Votre origine et l'universalité de votre entourage étant immortelles, vous êtes vous-mêmes et de droit des êtres immortels dans tous les états et degrés d'être (2).

Il est superflu, en effet, de rappeler au lecteur l'origine de l'Homme collectif, de qui nous sommes les descendants par ses formations ; de redire comment *Brah*, l'Attribut de justice de la Cause Cosmique, un avec la Cause sans Cause, s'est individualisé en Elohim et s'est uni à IE pour former Kahi en lui donnant la domination sur l'Azerte, de retracer comment, après cette formation suprême qui achevait le Cosmos à cette septième période, Brah sacrifia l'individualité assumée en Elohim pour faire de l'Homme lui-même son sanctuaire et son lieu de repos (3).

Brah, l'*Holocauste suprême*, Brah, un avec la Cause Cosmique, est en chacun de nous, « nous sommes les Sanctuaires vivants de notre Divine Origine (4) » ; il est notre Moi supérieur.

(1) La *Tradition*, p. 264.
(2) La *Tradition*, vol. I, p. 97.
(3) La *Tradition*, discours de Seth, p. 264.
(4) La *Tradition*, vol. I, p. 264.

Or *Brah, le Dieu qui est en nous est Un,* par essence ; par lui, la masse des hommes est donc Une aussi, et d'une unité indissoluble.

Nous ne le percevons, il est vrai, que dans la proportion de notre perfectionnement, au fur et à mesure de nos efforts vers l'Harmonie totale, mais il n'est refusé à aucun être individuel de l'entendre et de le perçevoir en soi ; il est la Lumière de notre entendement, la Voix de notre Conscience, le centre de nos aspirations les plus invisibles : le méconnaître, se refuser à sa voix et à sa lumière, le repousser, c'est se rejeter soi-même de l'Unité totale, comme Izlem le représente à Devo. Où sera dans cette unité finale et nécessaire la place de celui qui l'aura refusée ?

On objecterait en vain la diversité des races humaines ; leur première origine est une aussi, parce qu'elle remonte à Elohim et, par lui, à Brah lui-même. Seth le rappelle encore à son peuple, en termes fort clairs :

« Vous savez, mes peuples bien-aimés que vous provenez du *Premier Emané* qui, d'une masse sans cellule, a évolué des êtres si proches de notre similitude que l'un de vous fut accueilli comme nôtre. Vous savez aussi que *Brah-Aoual* et *Brah Elohim* étaient tous deux des Emanations de l'Attribut qui procède de la *Cause Cosmique.* Vous êtes donc d'une même origine que nos propres Formations et c'est à ce titre que je vous parle... pour votre bien particulier et pour le bien collectif (1) ».

« Ne sont-ils pas tous des Formations de l'*Attribut de Justice de la Cause Cosmique?* d'une même origine ? (dit encore Izlem a Tzère). Le premier et le dernier formé à la similitude divine et humaine n'ont-ils pas été formés ensemble pour la Restitution (2) ».

Peu importe donc la distinction des races humaines ; peu importe la division des Nations et des peuples ; peu importe

(1) La *Tradition*, p. 271.
(2) La *Tradition*, p. 215.

la concurrence acharnée des individus et l'horreur du combat pour la vie égoïste : un espoir, une certitude peut rester au fond de tous les cœurs ; l'assurance de l'Unité finale et de son triomphe.

Les dissensions, les guerres, la mort même ont pu s'abattre sur l'Humanité dévoyée ; son Unité est inattaquable ; c'est l'Essence même de sa nature, la condition nécessaire de sa Mission divine ; elle triomphera de tous les Maux, elle survivra à toutes les ruines, pour dresser au milieu d'elles l'impérissable monument de la manifestation divine !

La puissance et la haine de l'Hostile sont sans doute très grandes ; il a divisé et morcelé l'empire sphérique matériel au point de le répandre dans toute l'immensité cosmique ; la séparation est de plus en plus complète, de sorte que les rapports spirituels et intellectuels sont presque annihilés et que tout est en décroissance.

« Cependant la force pathétique qui unit les atomes entre eux, malgré leur séparation violente, ne peut être anéantie, ni même amoindrie. Cette union pathétique est comme un témoignage éternel et immuable de l'Unité et cette Unité est, en elle-même, le gage de la Restitution et de la Victoire (1).

Ces belles paroles de Seth à ses chefs n'ont pas cessé un instant d'être vraies, et maintenant encore elles sont pleines d'actualité.

Au reste, ce n'est pas seulement à l'origine, que l'Unité humaine et Cosmique fut assurée, elle est aussi défendue constamment par la Divinité elle-même ou en son nom par ses élus.

Les races aussi, les Peuples et les nations ont leurs guides propres pour les soutenir dans leurs premiers pas ; leurs sauveurs qui se sacrifient au besoin pour les relever de leurs chûtes. Nommons les principaux :

« La dernière densité évoluée, symbolisée par l'obscurité,

(1) *La Tradition*, p. 271.

se perfectionnera à son tour... Comment cela se fera-t-il ? par les DaBaR.

Le DaBaR est l'être prééminent en forces quaternaires et en dualité d'être. Par la loi de charité et de justice, il est le chef ou tête de l'Azerte que ses forces pénètrent.

« Par sa force pathétique est maintenu le rapport entre l'intelligence localisée et l'intelligence universelle.

« Par sa force spirituelle, le sanctuaire des temples que sont les formations est gardé pur.

« Par sa force intellectuelle est manifesté le Divin Habitant.

« Par sa force vitale, enfin, le sanctuaire est préservé. Tout sanctuaire vivant est, dans l'ordre, éternel ; sa désintégration est l'effet du déséquilibre.

« Au commencement est le DaBaR, d'origine Divine, Divin lui-même.

« La substance intégrale a été classée par le DBR et sans lui, il n'y aurait aucune formation ordonnée.

« Dans le DaBaR est la vie divine, sa lumière ou intelligence brille aussi au milieu des formations moins évolués et par conséquent moins capables d'y répondre. Mais à cause de leur manque d'évolution celles-ci ne la comprennent pas (1) ».

Quand l'Humanité chancelle, le *Kevès* vient encore à son secours. Mais de celui-ci, il sera parlé ailleurs en détail dans la Revue.

Et, enfin, c'est par l'intervention suprême du *Restituteur Divin* lui-même que l'Humanité doit triompher dans la lutte dernière.

Cependant, si l'Unité humaine reste ainsi assurée au milieu même de nos pires désordres, il ne faudrait pas croire que nous n'ayons qu'à en attendre les effets dans l'indolence. La Divinité seconde nos moindres efforts vers l'ordre universel, mais elle ne répond qu'à notre appel sincère et à mes propres travaux.

(1) La *Tradition*, vol. II, p. 85.

Notre indolence en retardant la manifestation divine ne fait que prolonger notre propre souffrance, et c'est ainsi de nous-mêmes que dépend en définitive notre propre salut.

« C'est seulement en perfectionnant son moi que l'Homme divin et humain peut travailler avec efficacité à la Cause prééminente pour lui (1) ».

Il nous reste donc à rappeler maintenant ce que nous avons à faire pour le service de cette Cause superbe et pour notre propre bonheur.

(2) *La Tradition*, p. 270.

MÉDITATIONS

Sur l'avantage de l'évolution ininterrompue des organes des sens.

I

La durée actuelle de la vie nervo-physique est trop courte pour arriver à ce but.

II

Jusqu'à ce que la longévité nervo-physique soit assurée, la conservation du degré nerveux de l'état physique de l'homme est d'importance prééminente.

III

Le moyen le plus efficace et le plus simple d'assurer une telle conservation est la protection et la sustentation auriques.

IV

Sur le meilleur moyen de cultiver de telles auras.

LES VISIONS DU ROYAL NÉOPHYTE

CHAPITRE XIII

LE TALISMAN

Or le Royal Néophyte était défaillant et fatigué, comme Arayah ne l'avait jamais vu auparavant, de sorte qu'Arayah le rappela tout de suite à son état normal. La soirée était lourde et oppressante comme si un orage, dont les sombres profondeurs pourraient s'illuminer d'éclairs, était dans l'air. Arayah relâcha la tunique d'Ai autour de la gorge, afin qu'il pût respirer plus librement ; une expression d'anxiété intense perméa son visage, quand il s'aperçut que le talisman n'était pas autour de son cou. Dès qu'Ai se fut remis, Arayah dit :

— « Où est le talisman qui était toujours autour de votre cou ? »

Ai, voyant qu'Arayah était troublé, répondit : « N'ayez aucune anxiété. Vous comprendrez que nous ne pouvions pas vivre sur les gains de Kin Keleth ; c'est pourquoi nous lui avons confié l'ornement à l'aigle et les bordures du vêtement d'Ala pour qu'il en disposât et pût fournir à nos besoins. Mais avant son départ il rapporta le paquet sans l'avoir ouvert ».

Alors Arayah dit : « Ce que vous avez confié à Ath Wo est non seulement un puissant talisman, mais encore le gage de votre origine, la preuve de votre identité ; sa perte aurait pu conduire aux plus graves complications, et mis dans les mains de nos plus mortels ennemis une puissante arme dont le fil aurait été tourné contre nous ».

Ai : « Personne ne m'a jamais dit la valeur de cet objet comme preuve d'identité, ni même que c'était un talisman. Pour moi c'était un curieux et couteux ancien ornement, et rien de plus ».

Pendant le repas du soir, Arayah fut tranquille et pensif ; aussitôt qu'il fut terminé, il dit à Ala : « Ainsi que vous le savez, tous ceux de notre ordre sont habiles dans un métier quelconque ; le mien est celui d'un tailleur de vêtements de prix. Ai me dit que vous aviez donné à Kin Keleth les bordures de votre robe. Tout à l'heure ceux que j'invitai à venir ici, pour travailler avec le maître forgeron, et l'aider s'il était nécessaire au développement des capacités de notre petit four, pour donner de bons produits, ont apporté avec eux certains dons et offrandes pour Malek et Maleka. Entre autres choses, il y a un rare spécimen de tissu d'or en mosaïque ouvragée à l'aiguille. Or ma pensée est de façonner cette robe et la travailler de mes propres mains ; mais d'abord je voudrais examiner la longueur et la largeur des bordures pour qu'elles ornent la robe ».

Alors Ala dit à Ai : « Apporterai-je le paquet de la caisse ? »

— Certainement, répondit Ai ou bien je l'apporterai pour vous.

Ala dit : « Vous êtes encore fatigué, reposez vous donc ».

Elle sortit et revint bientôt tenant dans sa main le paquet qu'ils avait confié à Ath Wo. Ai dit :

— « Voici les bordures. La boîte dans laquelle Ath Wo mit la chaîne et l'ornement y est enveloppée ».

Arayah détacha le paquet et trouva au milieu des bordures une petite boîte de bois de cèdre sculpté dont le couvercle s'ouvrait par un ressort. Il l'ouvrit, et une exclamation basse d'épouvante éclata sur ses lèvres. Dans la boîte étaient non pas l'amulette et la chaîne, mais deux paires de boucles d'oreilles. A la plus grande paire étaient suspendues deux parfaites perles de prix. Les boucles d'oreilles avaient la forme d'anneaux partiellement ouverts, dont un bout

représentait la queue d'un serpent et l'autre sa tête, sertie de pierres précieuses ; une chaîne, pour porter au sommet de la tête, afin que les oreilles pussent supporter leur poids, les attachait ensemble. Ala les prenant de l'écrin dit :

— Au grand jour de fête des pêcheurs, je les vis porter par Ayasha. Elle a pris le talisman, et laissé ses ornements à la place.

— Je me rappelle maintenant, dit Ai, comment lorsqu'elle s'est éveillée, quelque temps avant qu'elle, Kin Keleth et l'enfant nous aient quittés, Kin Keleth confia à ma charge spéciale une amulette qui lui avait été laissée pour qu'il la réparât. Il me dit en souriant : « Prenez garde à ceci et sitôt que l'objet sera réparé, donnez-le à sa propriétaire dont l'adresse est sur le couvercle de la boîte, car elle y met une grande valeur, croyant que son mari ne lui donne pas tout son amour et que cette babiole le lui gagnera ». Je me le rappelle bien maintenant, les yeux d'Ayasha brillèrent d'excitation et elle dit : « Y a-t-il des amulettes par lesquelles on puisse s'attirer l'amour que nous désirons, l'amour entier et exclusif » ? Kin Keleth répondit : « Peut-être ? peut-être ? mais pas par une babiole moderne telle que celle-ci ». Je devine que par un moyen quelconque elle découvrit l'amulette et la prit et laissa ses bijoux à sa place.

Arayah dit : « Il n'y a pas un moment à perdre, car si ce talisman tombe entre les mains de Reich Sheba el Ma, qui peut dire quel danger nous est réservé. Dormez et extériorisez-vous : cherchez le vaisseau qui emporte Ath Wo à travers la mer et lorsque vous serez à bord, dites-le moi, mais soyez invisible et très prudent. Ne faites ni ne dites rien, sauf sous direction, jusqu'à ce que nous sachions en quel endroit se trouve Reich Sheba el Ma et quels sont ses desseins ».

Ai passa à travers la mer dans les profondeurs de laquelle il avait vu l'émanation d'où s'élevait comme d'un centre les sombres filaments, mais il ne put percevoir aucun

vaisseau semblable à celui sur lequel Ath Wo était. Et il s'étonna, car beaucoup de vaisseaux lui étaient visibles, voguant à travers la mer, et il pouvait même distinguer les masses d'herbes marines enchevêtrées, emportées çà et là par les vagues, les oiseaux de mer aux ailes blanches et les poissons qui sautaient et se divertissaient dans les eaux au-dessus desquelles la lumière pâlissait.

Arayah dit :

« Si je ne me trompe, Reich Sheba el Ma est dans le vaisseau qui porte Ath Wo, et c'est elle qui le cache à votre vue, pour ses propres fins ». Il fut troublé, tellement troublé qu'il se retira à sa propre chambre, afin de méditer sur ce qu'il devait faire. Or, la pensée concentrée du maître était : « Si un initié visible ou invisible pouvait comprendre mon inquiétude, et m'aider avec une si grande puissance qu'il fut capable d'apparaître et de lutter ou de devancer les complots de Reich Sheba el Ma » ! Comme il s'étendait sur sa couche, ainsi absorbé en pensée, petit à petit, de toutes petites lumières saphirines commencèrent à s'amasser ensemble dans sa lumière d'aura, qui était comme un nimbe bleu autour de sa tête. Ainsi la nuit passa, et au point du jour un doux coup quatre fois répété sur la porte, l'éveilla : il se leva et ouvrit la porte. Ai qui avait frappé dit :

« Il y a en bas un adolescent qui dit qu'il est travailleur de bijoux et demande de l'emploi, affirmant qu'il est un voyageur d'un pays très lointain ».

Arayah. — « L'engagement des ouvriers est l'affaire du maître-forgeron ; pourquoi m'avez-vous cherché » ?

Ai. — « Parce que ce jeune voyageur n'est pas comme les autres, et je sentiente qu'il est désirable que vous le receviez ».

Arayah. — « Je n'ai jamais trouvé votre instinct en défaut : envoyez-le ou amenez-le-moi ».



L'INITIÉ

Quelques minutes s'écoulèrent. Alors entra quelqu'un, vêtu d'un long vêtement, tel une aube de laine à la teinte tyrienne, lâchement tissée, et ceinte d'une ceinture de même couleur. Ses pieds étaient chaussés de sandales et une abondance de cheveux dorés était relevée sous sa calotte ronde de même couleur que la robe.

Il inclina la tête légèrement, et se tint debout devant le maître, aussi immobile qu'une statue : Arayah se tenait debout en le regardant, car jamais, même dans les visions initiatiques du passé éloigné, il n'avait vu forme et figure d'une si parfaite et merveilleuse beauté.

— « Que voulez-vous? demanda Arayah voyant que son visiteur ne parlait ni ne bougeait ».

— « Un emploi ».

— « Que pouvez-vous faire ? »

— « Transformer et dominer ».

Arayah leva son regard rapidement.

— « Et vous êtes ? »

— « Un passant. »

— « Vous savez mon désir ? »

— « C'est la concentration de votre pensée qui m'a attiré ici. »

— « S'il en est ainsi, des paroles entre nous ne sont point nécessaires.

Etes-vous prêt à restituer ce qui est perdu, et capable de le faire ?

— « Peut-être. »

— « Vous savez les capacités de Reich Sheba el Ma ? »

— « Nul ne les connait mieux. »

— « Vous êtes très jeune pour répondre ainsi, à peine d'un âge à commencer une sérieuse initiation. »

— « Mon initiation a néanmoins été extrêmement sérieuse. »

— N'avez-vous pas des proches, qui vous aiment bien,

qui s'affligeraient pendant toutes leurs vies si quelque mal vous arrivait, s'ils ne vous voyaient plus. »

— « Je suis entièrement seul. »

— « Y a-t-il quelque chose dont vous ayez besoin avant de vous mettre en route pour votre mission dangereuse ? »

— « Rien. »

— « Avez-vous quelque désir que vous voudriez voir accompli, aucun espoir pour vous, que nous pourrions peut-être réaliser ? »

— « Ni l'un ni l'autre. »

Arayah serra le jeune étranger dans ses bras et le baisa, puis l'étranger sortit en silence. Arayah chercha vainement à se rappeler comment et où il l'avait vu auparavant.

Or, comme l'étranger descendait l'escalier, il rencontra Ai sur le palier qui conduisait aux chambres qui avaient été celles d'Ath Wo.

Ai dit : — « Tout va-t-il bien ? »

L'étranger répondit :

« Tout va bien, je vais en mission pour le maître. »

— « Est-ce pour restituer ce qui est perdu ? »

L'étranger inclina sa tête en signe d'affirmation.

— De tout mon être je vous remercie. Puis-je vous aider en aucune façon ? »

— « Baisez-moi, avant que je m'en aille, ô fils d'Aba et d'Ama. »

Alors Ai, ému à une grande profondeur, de tendresse pour l'adolescent, le serra dans ses bras et baisa son beau front plusieurs fois. Puis l'étranger s'en alla sur son chemin et Ai se rendit chez lui. Or lorsqu'il entra dans la chambre où était Ala, elle se leva et dit :

— « Il y a des larmes sur votre épaule et elles sont lumineuses ». Ai lui dit tout ce qui s'était passé, et elle murmura doucement : « Il y a des larmes qui sont plus précieuses que toutes les perles de l'océan. Très merveilleux est celui des yeux duquel ces larmes sont tombées. »

Ai demanda :

— « Pourquoi ? »

— « Je ne sais pas, mais quand vous êtes entré je les ai vues d'un éclat diamantin, entourées de la douce lumière de l'arc-en-ciel. »

CHAPITRE XIV

—

VISION DU PASSÉ

TZTETH

Après le départ du jeune étranger, Arayah se sentit grandement réconforté. Quelque temps après, il chercha Ai et dit :

— « Si vous le voulez, continuons à suivre ces sombres filaments pour que nous sachions si ce Dieu vivisecteur et diviseur, ce Dieu, formateur et destructeur de ses propres formations, réussit à incarner ses émanations en forme humaine sur la terre, et surtout suivons l'homme de douleurs divin et humain. »

Ai. — « Je suis très désireux de cette connaissance que donnent ces visions du passé lointain, plus spécialement si elles sont parfaitement dignes de confiance. »

Arayah. — « S'il n'en était pas ainsi, nous ne nous tournerions pas vers le passé, mais vers ceux qui comprennent comment on le dévoile. Le passé est bien plus certain que l'avenir, parce qu'il est fait de faits accomplis, que rien ne peut changer, pas même d'un iota, tandis que l'avenir peut être, la plupart du temps, hypothétique. Car, si sûrement que certaines causes puissent conduire à certains effets, il est possible que des événements anormaux et inattendus interviennent entre la cause et son effet naturel, ou qu'un changement de conditions produise d'une cause d'autres effets que ceux qui étaient attendus. A présent reposez-vous ; voyez et entendez, mais ne sentez rien avec cette sensitivité qui vous fatigue. Vous êtes du reste parfaitement

libre ; seulement, je vous conseillerais de regarder vers cet endroit où vous avez vu l'enfant. »

Ai reposa pendant quelque temps :

— « Il fait nuit et les cieux sans nuages s'irradient d'étoiles. Dans la plaine, au-dessous de la rangée de montagnes septentrionales dont je parlais, il y a une petite cité ; à l'est de la cité, sur les bords d'un grand fleuve, il y a une tour carrée bâtie de briques, et consistant en nombreux étages, dont chacun est plus petit que l'autre, de sorte que le toit d'un étage sert de parapet extérieur à l'étage supérieur. Sur le sommet de cette tour massive et élevée, se tient debout un homme vêtu d'un long et ample cafetan cramoisi ; son visage plein de sérieux et d'intelligence est levé vers les cieux étoilés, comme s'il cherchait à lire les mystères des mondes stellaires, et ses longs cheveux foncés flottent en arrière sur ses épaules, au-dessous de sa calotte cramoisie

Tout est silencieux, de cette éloquence silencieuse de la nuit ; seulement, de temps en temps, le silence est rompu par le mouvement des hauts roseaux du fleuve et le mugissement ou le bêlement des troupeaux que les bergers gardent sur les montagnes. Comme l'homme regarde la brillante aura des innombrables sphères qui flottent dans l'immensité aérienne, une voix est entendue, disant : « Abr ! Abr ! », et le veilleur sur la tour regarde vers les cieux et vers les eaux du fleuve, vers la mer lointaine et vers la terre, mais il ne voit pas celui qui l'appelle par son nom. C'est alors comme si un repos profond l'envahissait. Du repos à la méditation il passe, comme avait passé Shemana, de la méditation à la contemplation, et à travers les repos de l'Avasha et de l'Arcana à celui de l'Alifa. Alors, encore une fois, la voix est entendue disant : « Abr ! Abr ! », et il sait que cela surgit des centres de son propre être, et il murmure :

— « Mon esprit s'éveille en moi et sa lumière est comme une radiance argentine qui illumine mon être entier. Ainsi je suis en affinité avec l'intégralité spirituelle Cosmique,

comme un avec mon Origine, la Cause cosmique elle-même. »

Et la voix dit : « Lève-toi et emmène cette passive qui est la tienne et sors d'ici : Car tu es, sur la terre, l'élu, le centre de bénédiction qui comme la lumière du soleil illuminera tout l'être organique. Cependant, dans cette lumière, seulement ceux qui peuvent la recevoir peuvent vivre ; et ceux qui ne sont pas capables de la recevoir s'enfuiront devant elle. »

Maintenant l'homme descend de la tour et entre dans sa propre maison ; il passe dans une chambre intérieure et, la trouvant vide, il appelle : « Tzteth ! Tzteth ! », mais il ne reçoit aucune réponse. Alors il appelle à haute voix et un intendant en autorité, né dans sa maison, vient du dehors au son de la voix de son maître. Abr dit : « Où est celle qui est mienne ? Lorsque je suis absent, tout n'est-il pas confié à votre garde ? »

L'intendant répond : « Avant la tombée de la nuit, la suivante égyptienne est venue à la hâte, en disant que mon Seigneur l'avait envoyée pour conduire Tzteth au petit temple, dans le bosquet de cèdres, où il l'attendait. Alors elle est entrée dans la chambre intérieure, et peu après celle qui est une avec Abr et l'Egyptienne sont sorties voilées, ensemble. »

Comme il parle ainsi, une jeune et belle fille égyptienne s'approche et dit : « Quelle est cette histoire que vous contez à notre Seigneur et Maître ? Jusqu'à ce que j'entende sa voix, j'ai dormi, dormi depuis le coucher du soleil, et je ne sais rien de ce que vous avez dit à mon sujet. »

Abr questionne le serviteur en autorité : « Avez-vous vu la figure de cette passive qui est entrée ? »

Et il répond : « Non, car selon son habitude elle s'est voilée, mais la main qui tenait le pli du voile était basanée comme les mains d'Agra, et la voix était la voix d'Agra. »
Maintenant Abr quitte la maison à la hâte, passe sous les branches étendues des cèdres majestueux, et trouvant la porte du temple circulaire fermée, il l'ouvre avec une clef

et entre. En traversant les trois clôtures, dont l'entrée est voilée d'un voile d'or, de bleu et de cramoisi, il entre dans le cercle central et là, sur un amas de coussins couverts d'étoffes molles, de couleur cramoisie, bleu et or, dort une femme blonde d'une beauté exquise. Mais le sommeil est un sommeil troublé ; même lorsque Abr entre, elle murmure : « Tout va-t-il bien ? Pourquoi l'ombre et les lumières scintillantes ? Tout va-t-il bien ? »

Et Abr prend sa main en disant : « Eveillez-vous, Tzteth éveillez-vous, ma bien-aimée. Eveillez-vous et allons-nous en, car une grande œuvre est devant nous. » Et au son de sa voix, les yeux d'un bleu profond s'ouvrent, et elle dit :

— « Je suis venue à votre parole en toute hâte. Mais dès que je fus entrée, Agra, comme elle enlevait mon voile, posa sa main sur mon front : une étrange lourdeur m'accabla, et je dois m'être endormie, car je ne me souviens plus de rien, sauf que j'ai été grièvement troublée. »

Arayah. — « Retournez à la petite cité et veillez. »

Après quelque temps Ai dit :

— « Cet intendant se tient debout dans une chambre d'une autre maison ; il parle avec un jeune homme qui l'écoute avec une grande attention. »

Arayah. — « Entendez et dites-moi ce que vous entendez. »

Ai. — C'est ainsi que parle l'intendant :

« Abr part cette nuit même avec Tzteth afin de former le centre de la Restitution attendue, et si nous n'avions pas trouvé un moyen de retarder leur départ, ils seraient déjà partis, de sorte que nul n'eût pu retrouver leurs traces. N'êtes-vous pas le fils unique du premier-né de votre maison, et, partant, de droit celui qui évolue des formations terrestres. Levez-vous donc et soyez prêt, avec vos troupeaux de bétail, et tout ce qui est à vous pour que, lorsqu'ils se mettront en route avec tout ce qui est à eux, vous puissiez les suivre, sous le couvert de la longue nuit sans lune et l'ombre des nuages qui se sont amassés rapidement du sud, et voilent les cieux de ténèbres. Aux jours de sa prospérité,

que mon Seigneur Ben Haran se souvienne de son fidèle serviteur, car si je n'avais pas veillé et comploté, et ne vous avais averti, votre droit de restituer et d'évoluer aurait été arraché à vous et aux vôtres à jamais ; mon Seigneur n'a-t-il pas, même maintenant, un jeune fils de la belle dame de Yema qu'il a épousée par sa propre forte volonté et malgré toute l'opposition de son peuple ? »

Arayah. — « Passez en avant. »

Ai. — Je vois Abr et Ben Haran avec leurs troupeaux et leurs biens. Il y a une grande dispute entre les chefs psychiques du peuple, qui sont appelés les gardiens des troupeaux. Abr parle au jeune Ben Haran, en disant : « Ce n'est pas par une direction intérieure, ni par ma volonté que vous m'avez suivi, moi-même et les miens, sous le couvert de l'obscurité, et depuis le moment où nous avons été ensemble, le repos n'a pu être trouvé, mais toujours la jalousie et la lutte.

Choisissez donc l'endroit où vous irez, et j'irai dans une direction contraire, ou bien restez où nous sommes à présent et je voyagerai plus loin. Mais avec vous et les vôtres, je ne demeurerai pas plus longtemps. »

Ben Haran et l'intendant d'Abr et d'autres des chefs, de la maison de Ben Haran, essaient de détourner Abr de son dessein, mais il répond : « Ce que j'ai dit est dit. »

Ainsi ils se séparent.

Arayah. — « Passez en avant. »

Ai. — Il y a repos dans le lieu où demeure Abr, et il a érigé un temple circulaire, semblable à celui qui était dans le bosquet de cèdres, et une tour carrée. Il repose sur le sommet de la tour, dans le sommeil de l'Alifa. Et la voix parle encore en disant : « Regarde l'immensité éthérée et dis : Peux-tu nombrer les mondes stellaires qui s'y meuvent, rendus visibles pour l'homme, dans l'aura de la terre, par les auras parentes dont elles sont enveloppées ? Lève-toi et va parmi elles en montant et descendant, vers l'est et l'ouest, le nord et le sud. » Il s'est amassé autour d'Abr un

enveloppement sphérique, riche de ce qui est propre pour sustenter tous les états d'être, depuis le physique jusqu'à l'esprit pur. Dans cet enveloppement, Abr, par son propre désir et son vouloir ardents, est porté de sphère en sphère comme elles se meuvent dans leurs auras lumineuses, à travers ce qui, en raison de la grande raréfaction, ne peut-être illuminé par ce qui rend incandesçantes les auras des sphères. Ensuite il est ramené au sommet de la tour carrée. La voix dit : « O homme, dont l'origine est la Cause cosmique, homme divin et humain, le vaste empire sphérique est à vous, de droit, et dans chacune de ses sphères l'homme Psycho-Intellectuel aura la domination. Vous êtes, en raison de votre évolution, comme seul sur la terre isolée; cependant vous pouvez être comme la source même de l'être dans sa perfection, et de vous peuvent jaillir les dominateurs de tout ce qui est hostile à ceux qui évoluent, tout ce qui est un avec l'Attribut de la Cause cosmique, dont vous êtes le représentant. »

L'homme demande : « Comment cette grande merveille sera-t-elle accomplie ? »

La voix répond : « Par votre unité avec la Cause cosmique, dont l'Attribut est votre origine, et par cela seulement, votre empire perdu peut être reconquis. Par la responsion de l'homme aux excès du dehors, est perdu ce qu'il a été. Par la responsion à la divinité en vous, peut être racheté ce qui le sera. Sois toi-même. »

Arayah. — « Cherchez les quatre formations hostiles dont le Dieu vivisecteur et destructeur a parlé, afin que nous sachions si elles sont incarnées en forme d'homme sur la terre. »

Ai. — « Aidez-moi et guidez-moi. »

Arayah. — « Regardez autour du lieu de demeure de Ben Haran, et dans les environs de cet intendant qui complotait. »

Ai. — « Je vois une cité vaste et opulente dans une plaine très fertile ; cet homme et son ménage habitent la principale

maison de la cité. Il est évidemment de grande importance, car il a des domestiques, et des hommes qui dépendent de lui, et tout ce que la richesse peut mettre à sa disposition, du confort et même du luxe. Autour de lui sont les habitations de ses trois filles, qui sont mariées aux principaux hommes de la cité. »

Arayah. — « Cependant vous parliez de Ben Haran comme d'un jeune homme, et maintenant vous parlez de ses filles comme des femmes des principaux hommes de la cité. »

Ai. — « La vieillesse en cette époque ne vient pas si vite qu'à présent, et un homme de quarante ans n'en paraît que vingt. Maintenant je vois quatre armées s'approcher de la cité : L'une approche de l'ouest, une du nord et deux du sud ; elles sont conduites par quatre rois ; dans ces rois je reconnais les émanations du Dieu hostile. »

Arayah. — « Regardez d'un regard scrutateur, et voyez si dans ceux-ci le corps nerveux et le corps nervo-physique sont inséparables ou non. »

Ai. — « Les corps nerveux et nervo-physique sont étroitement unis, *mais ils sont séparables.* »

Arayah poussa à voix basse une exclamation de joie :

« Nous l'avons toujours soutenu, dans aucuns, sauf dans le type originel, c'est-à-dire de l'homme, ces états ne peuvent être inséparables ; car pour être inséparables, la matérialité physique doit être parfaitement intellectualisée et vitalisée, ce qu'aucun être hostile n'a le pouvoir de faire, parce que lui-même il n'est pas parfaitement intellectualisé et vitalisé. Veillez de près, car ce que vous voyez du passé lointain est d'un intérêt intense. »

Ai. — « Comme les quatre chefs s'approchent, je m'aperçois que l'intendant parle à voix basse à des hommes qui sont évidemment ses confidents, et ces hommes descendent par une voie secrète qui lui est connue, rencontrent les chefs qui viennent du sud, et s'entretiennent avec eux. Lorsque ceux-ci ont enlevé leurs anneaux de bras et de

jambes, sertis de gemmes de prix et les ont donnés aux espions, ceux-ci les conduisent dans la cité à la tombée de la nuit.

Il est minuit : subitement, en poussant un grand cri, les guerriers armés se précipitent sur la sentinelle de nuit, accablent les serviteurs, et enlèvent Ben Haran, sa femme et leur jeune fils, leurs trésors, leurs domestiques, hommes et femmes et tout ce qui appartient à Ben Haran. Alors ils partent, en laissant la cité et ses habitants sans y toucher. Hors de la cité, l'intendant d'Abr rejoint les chefs qui l'accueillent avec des remerciements et des louanges. Le principal chef, venant du sud, dit :

— « Ce n'est pas à cause de Ben Haran ou de rien de ce qu'il possède, encore moins pour saccager et spolier la cité de la plaine, que nous sommes venus ici, mais pour interrompre le repos d'Abr, car dans ce repos, il devient de plus en plus entièrement un avec son origine. Sa matérialité intellectualisée et vitalisée reçoit toujours, dans tous les états d'être, de l'intellectualité et de la vitalité cosmiques correspondantes à chacun de ces états. Ainsi, après quelque temps, la restitution de l'homme humain et divin, devra nécessairement avoir lieu. En outre, il est un, en équilibre, avec Tzteth qui est de cette passivité qui fut préservée par le prééminent, à une époque de la séparation. C'est pourquoi le danger est grand, comme il est imminent. L'intendant dit : « Je ne comprends qu'imparfaitement ce que mon Seigneur le roi dit à son serviteur, sauf seulement qu'il désire mettre fin au repos d'Abr. Et, en effet, il en est grand temps, car assez fréquemment, aussi bien du temple parmi les arbres, qu'il érige partout où il séjourne, que du sommet de la tour carrée, des lumières étranges s'étendent sur la plaine, visibles pendant le jour, et qui illuminent les nuits. »

Alors les chefs se regardent les uns les autres, et le principal chef d'entre eux dit à ses confrères : « Puisqu'il en est ainsi, en vérité, nous n'avons pas de temps à perdre. » Alors à l'intendant : « Allez en toute hâte avec vos adhé-

rents et poussez des cris à haute voix, et louez des femmes en vous approchant du lieu de demeure d'Abr, afin qu'elles poussent des grands cris et des lamentations. De cette façon, cet homme sortira de l'endroit où il se trouve, car vous ne laisserez pas cesser la clameur, les cris et les lamentations jusqu'à ce que le but soit atteint. Alors vous répondrez à cet homme, lorsqu'il demandera la raison du tapage : « Comment en serait-il autrement chez ceux qui sont fidèles à notre Seigneur et à la Maison de ses pères ? Quatre rois sont entrés dans la grande cité de la plaine, ont accablé l'homme de garde et les serviteurs de Ben Haran, et ont emporté Ben Haran prisonnier, avec tout ce qu'il possède. C'est pourquoi, ô mon Seigneur, votre serviteur est venu en toute hâte; pour que nous poursuivions et délivrions Ben Haran, et reprenions son premier-né, qui est non seulement son héritier, mais l'héritier de mon Seigneur aussi, puisque mon Seigneur n'a pas d'héritier mâle. » En apprenant ces nouvelles, Abr est excessivement troublé, et il dit : « Il faut bien que je repose en ce temps-ci, mais prenez des hommes armés et des chevaux, et poursuivez ces quatre rois. »

L'intendant répond prudemment : « Comment pouvons-nous laisser mon Seigneur dans ce lieu isolé, seul et sans protection, qui peut dire si les quatre rois, qui sont rusés autant que puissants, n'ont pas des espions autour de nous, et si, aussitôt que les hommes armés de mon Seigneur seront partis, ils ne se lanceront pas sur ce lieu, et n'enlèveront pas mon Seigneur en captivité, comme ils ont enlevé Ben Haran. Que mon Seigneur lui-même conduise ses guerriers : de cette manière, nous poursuivrons et vaincrons, et nul ne tiendra devant nous. »

Maintenant Tzteth met sa main sur le bras d'Abr et dit : « Ne bougez pas de notre lieu de repos, et ne permettez à aucun homme ou cheval de sortir à cause de notre parent Ben Haran, car par son propre entêtement, il a pris pour femme une fille de Yema et peut-être elle est liguée avec ces quatre rois qui représentent quatre grandes puis-

sances psychiques de déséquilibre, afin d'interrompre notre repos. »

Abr répond : Peut-être avez-vous raison, mais le premier-né de notre race... ? Ce fils de Ben Haran, qui est aussi mon héritier ? » Tzteth répond véhémentement : « Non pas. Le fruit du sein de la fille de Yema ne pourrait jamais être ton héritier, ni le centre de béatitude. Mieux vaudrait faire héritier un enfant né dans ta maison que celui-là. En outre, qui peut dire qu'ici, dans notre repos, nous ne vaincrons pas ce qui empêche ma conception si étrangement, de sorte que notre propre fils sera notre héritier ? » Et comme Abr hésite, certains vieillards renommés pour leur piété et leur sagesse s'assemblent autour de lui, et disent :

— « C'est une chose inouïe que le frère cadet se croise les mains, et refuse d'aider le premier-né du frère aîné qui n'est plus. Cela serait laisser une tache sur ton nom et ta race à jamais. » Et Tzteth chuchotte : « La voix qui parle en vous ne vous a-t-elle pas ordonné de quitter la maison de votre père, et n'est-ce pas Ben Haran, et ceux qui sont les siens et par qui il est guidé, qui se sont tenus entre vous et la lumière ? » Ces hommes disent : « Une femme de votre rang et de votre race doit être voilée de sa modestie, et sa tente intérieure doit être son silence ». Mais Tzteth répond : « Je parle à celui à qui je suis, dans notre propre habitation, dans laquelle personne ne vous a dit d'entrer. Pour moi, votre piété est radotage et votre sagesse la sottise même. Mais comme elle voit Abr se préparer à partir, elle saute sur un des chevaux des guerriers qui est amené ; elle fixe à son bras avec des courroies un bouclier léger et solide, et saisit un cimeterre.

Alors l'intendant s'avance et dit : « Que ma maîtresse reste en paix dans son habitation, car assurément rien de mal n'arrivera, ni à elle-même ni à sa demeure. » Et pour réponse, elle le frappe sur la tête avec la poignée de son cimeterre, de sorte qu'il chancelle en arrière et dit : « Avez-vous songé aux espions des quatre rois, et à leur venue ici ? »

— Etes-vous, par hasard, un de ces espions, ou voudriez-vous bien que je sois enlevée, parce que vous savez que vos pensées me sont connues ? Je ne demeurerai pas seule deux fois pour subir les enchantements de la passive brune que vous servez. » Alors l'intendant recule comme un poltron, et, ensemble, Abr et Tzteth sortent à cheval, suivis de leurs hommes armés. L'intendant et ceux qui sont avec lui suivent de loin.

Alors Abr parle en disant à Tzteth. « Vous êtes contente de vous mettre à cheval pour aller massacrer ces quatre rois que vous m'avez décrits et que vous savez être des émanations de l'être hostile qui est notre ennemi ? »

Tzteth répond :

— « Je le serais davantage si vous n'eussiez permis à rien de nous sortir de notre repos, qui nous eût confirmés comme le centre de la béatitude. »

Ils poursuivent leur chemin en silence.

Lorsqu'Ai se fut reposé et rafraîchi, de nouveau, il parla à Arayah en disant :

« Abr et ses partisans joignent les quatre rois et leurs partisans près de la cité de Damas. Alors Abr descend de son cheval et se tient debout au bord du grand fleuve Abana et parle en disant : « Avec les quatre chefs je lutterai un à un : avec Aritz, le roi terrestre du pays, avec Maïe, roi des eaux, avec Shaner, le roi du feu et avec Ario, roi de l'air, je lutterai et avec nous restera la victoire et avec nul autre. » Maintenant Ario roi de l'air s'approche d'Abr, et il essaie d'absorber l'air respirable pour qu'Abr soit incapable de respirer. Mais tandis qu'il fait ainsi, Abr, de sa puissante respiration, retire le souffle d'Ario, et ceci de façon continue, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de vie dans le corps. Alors fatigué par ses efforts, il voudrait bien se reposer pendant quelque temps, mais Shaner, roi des feux, sitôt qu'il aperçoit la défaite d'Ario, s'avançe et entoure Abr d'une chaleur brûlante, causée par la non équilibration des constituants mélangés de l'atmosphère. Mais Abr, versé dans l'Alchimie,

comme dans la sagesse des étoiles et dans la science des nombres, entoure Shaner d'un environnement semblable à de la glace, dans lequel enfin il s'affaisse et expire. Alors Maïe, roi des eaux saumâtres, élève dans le fleuve une vague très grande et élevée, qui dans sa force et sa rapidité soulève Abr et l'emporte dans le fleuve. Mais Abr flotte, porté par la grande vague, jusqu'à ce qu'elle balaye un rocher : à ce rocher il se fixe et, sur son sommet, il épuise, par sa connaissance, l'atmosphère de toute humidité et de l'oxygène qui permée l'humidité, comme un de ses constituants. Ainsi sur le rocher vers lequel Maïe porta Abr, pour le détruire, lui-même périt. A présent, avant qu'Abr ait le temps de se reposer et de recouvrer la force, de la base du ferme rocher monte vers lui Aritz, roi de la terre, et pendant longtemps les combattants luttent pour la supériorité. Alors, voyant qu'Abr commence à défaillir, subitement, Tzteth traverse, sur son cheval de guerre, les eaux du fleuve, et monte la hauteur rocheuse jusqu'au bord de laquelle Aritz a forcé Abr à reculer, afin de le lancer faible et épuisé dans les eaux profondes. Elle lance vers Aritz son cimeterre dont la pointe tranche la colonne vertébrale, à l'endroit où elle se joint au crâne, et le roi géant tombe dans les eaux. Alors voyant que leurs chefs ne sont plus, leurs partisans se tournent et s'enfuient en laissant leurs prisonniers, leurs possessions et leurs trésors de guerre.

Maintenant, en poussant des cris de joie, les vainqueurs reconduisent Ben Haran, sa femme, son fils et tous ses partisans à la cité de la plaine, de laquelle il avait été enlevé. Le roi et les principaux hommes des cités de la plaine sortent à leur rencontre et le roi dit : « Il n'est pas selon votre loi de vous fier à la force étrangère. Donnez-moi donc les prisonniers de guerre, que vous avez pris, et gardez le butin pour vous-même. » Abr répond : « Je ne prendrai rien de ce qui appartenait à ces rois, et n'entrerai pas dans votre cité. » Il se hâte vers la plaine où se trouve son habitation. Or, comme il voyage, il rencontre un

homme au visage plein de repos, mais aussi de douleur, qui donne à manger à Abr du pain fin de froment, et à boire du vin. Et comme il lui donne du vin, il dit : « Sois béni, héritier des cieux. » Et comme il casse et lui donne du pain blanc pur, il dit : « Sois béni, ô possesseur de la terre. » Alors Abr prend du pain et du vin, et en donne à Tzteth qui est très fatiguée. Comme elle goûte au pain et au vin, ses yeux sont ouverts, et elle dit à Abr : « Celui-ci n'est nullement un simple roi et prêtre d'hommes. C'est celui qui suivit Aba, lorsqu'il traversa le grand Va vers l'immensité des Avasas. » Alors Abr s'incline devant lui et lui offre une dixième partie de tout ce qu'il possède ; mais au moment où il offre cette dîme, un nuage, tel une légère brume argentée, se tient à l'endroit où celui qui les a nourris a été ; et ils ne le voient plus.

Arayah. — « Passez-en avant : voyez et entendez. »

Ai. — « Abr se repose encore, sur le sommet de la tour carrée, sur le bord oriental du fleuve, il dort encore une fois du sommeil de l'Arcana, et il entend encore une voix qui dit : « Lève ton regard, peux-tu nombrer les mondes stellaires ? Cependant telle sera ta race. » Alors subitement Tzteth se penche sur lui et dit : « Ne restez pas seul ici, je vous en prie, ne faites attention à aucune voix, sauf à la mienne, car je suis sûre que le grand ennemi ne laissera pas ses quatre émanations sans vengeance. Descendez avec moi pour que nous soyons ensemble, car partout je sentiente comme un présage de mal et de malheur. »

Abr répond : « Si vous craignez d'être sans moi dans la maison, reposez-vous dans une des chambres supérieures de cette tour, jusqu'à ce que je vienne. Alors nous descendrons ensemble, mais, en ce moment, je ne puis pas descendre, car maintenant même la voix nous a confirmés comme le centre de béatitude, et je voudrais être seul pour conférer avec moi-même dans le silence et la solitude comme jusqu'à présent. » Ainsi Tzteth descend et demeure dans une des chambres supérieures de la tour. Graduelle-

ment une obscurité épaisse et sombre enveloppe Abr, et il parle comme quelqu'un qui marmotte dans son sommeil en disant :

« Comment cette promesse peut-elle être réalisée puisque je n'ai pas d'enfant, et à présent que Tzteth ne veut pas reconnaître le fils de Ben Haran comme notre héritier, je suis forcé d'adopter quelqu'un, qui ne sera pas de ma race et de ma parenté ? Quelle sûreté ai-je que je serai l'héritier de l'empire sphérique, et seigneur des cieux et des terres. *Si quelqu'un en a le pouvoir, qu'il me donne un signe et un gage.* » Une voix répond : « Prends pour moi une génisse, une chèvre qui allaite ses petits, et un bélier dont chacun n'ait vécu que trois ans, et prends une tourterelle qui couve sa nichée, et un jeune pigeon de son nid, tue à la fois les animaux et les oiseaux, afin que je me revête de leur être nerveux et qu'ainsi je me manifeste. » Dans sa vision, Abr prend la génisse, la chèvre, le bélier, et les déchire à part et tue la tourterelle qui couve, et le pigeon de son nid. Maintenant des oiseaux de proie tournoient au-dessus des morts en poussant des cris stridents, et il les chasse. Alors, comme le soleil s'enfonce dans les monceaux de nuages de l'ouest, un lourd sommeil, tel que celui qui envahit Tzteth, dans le temple du bois de cèdres, envahit Abr, et il comprend l'horreur d'obscurité qui l'enveloppe, il s'efforce vainement de se dégager du lourd sommeil, et de secouer la vision des carcasses maculées de sang, et l'horreur d'obscurité. Une voix lui dit : « Sache sûrement que tes descendants seront comme des bannis dans un pays étranger où ils seront des esclaves, et ils y seront affligés pendant 400 cycles solaires. Quant à vous, vous mourrez sûrement, et retournerez à la poussière de la terre, dont vous êtes fait. » Dans l'obscurité de la nuit, Abr voit quelque chose qui ressemble à la fumée d'une fournaise, et une lampe de feu qui passe entre les carcasses déchirées et maculées du sang des mammifères et des oiseaux.

Et la voix dit : « A votre postérité je donnerai le pays du

Nil à l'Euphrate et les tribus qui l'habitent. » Alors Abr gémit en dormant, car cette pensée l'envahit : « Il y a quelque temps et nous étions seigneurs de l'empire sphérique Cosmique, et bénis comme héritiers des cieux et possesseurs des terres, et à présent nous devrons, après 400 cycles solaires d'esclavage, posséder une petite bande de terre et gouverner un petit nombre de tribus à moitié sauvages ». Et Tzteth l'entend gémir.

Abr s'éveille et dit à Tzteth les mammifères et les oiseaux tués et divisés, la fumée et la lumière sombre, l'horreur d'obscurité et les paroles qui lui ont été dites. Ils se rendent chez eux ; Tzteth voyant Abr abattu et pensif assume devant lui un visage gai, mais lorsqu'elle est seule, elle pleure et se lamente toujours, en disant : « Hélas ! notre repos a été détruit ! Hélas ! notre gloire est retardée, la gloire de la restitution. » Voici qu'Agra entre dans la chambre, un matin de bonne heure. Tzteth lui dit : « Portez-moi mon vêtement de prix, mes ornements de bijoux et d'or et ornez-moi comme pour la grande fête, car c'est ainsi que cette nuit je recevrai Abr. » Et la suivante fait selon sa parole. Ainsi lorsque Abr entre un visage attristé, Tzteth vient à sa rencontre, richement habillée, avec un visage éclairé de sourires ; l'embrassant affectueusement, il dit : « Quel est ce changement, et pourquoi êtes-vous si belle à voir dans vos beaux vêtements et avec votre visage souriant ? » — « Depuis que nous sommes revenus de la guerre avec les quatre rois, je me suis lamentée et j'ai pleuré. Mes yeux ont versé des pleurs et mon cœur des larmes de sang, mais à présent j'ai épuisé les fontaines de douleur, et désormais, quoi qu'il arrive, je rirai ». Néanmoins Abr continue à être triste et dit : « Je voudrais avoir un héritier de ma propre chair et de mon sang, car ceci, et ceci seulement, aurait le pouvoir de me consoler. »

— « Prenez pour femme Agra qui nous est attachée et dont la fidélité est prouvée. Peut-être elle vous donnera un héritier ».

Abr dit : « Cela ne vous causerait-il pas de chagrin, si mon héritier était le fils d'une autre ? » Tzteth rit et répond : « Si ce devait être pour moi un chagrin, pourquoi dirais-je ; Prenez Agra pour femme ? » Mais sa pensée est : « Laissons l'enfant de l'esclave hériter de la parcelle de terrain entre les deux fleuves et adoucir la douleur d'Abr. Quant à l'enfant que j'attends, à lui l'empire sphérique, à lui non pas le titre de Chef des tribus, mais d'Héritier de la promesse, de Héraut de la Restitution et de Seigneur des mondes stellaires.

∴

Arayah. — « Passez en avant. »

Ai. — « Beaucoup d'années se sont écoulées, car les cheveux d'ébène d'Agra se mêlent de fils d'argent, et à son côté il y a un garçon de quatorze ans qui lui ressemble d'une façon frappante. A la porte de la tente d'Abr est assis celui-ci, sur qui le temps a laissé de rudes marques d'âge et de douleur. Tzteth s'approche, au milieu de ses suivantes, portant des cruches d'eau sur leurs têtes, et elle dit à Abr : « Deux jeunes étrangers sont en route pour vous visiter, et ils parlent à un des domestiques leur ordonnant de courir en avant et de dire : « Nous venons du pays de l'Orient, et c'est votre frère, Vofhi, qui nous a envoyés pour vous annoncer d'heureuses nouvelles ». J'ignorais que nous avions un parent de ce nom. » Alors Abr répond : « Il est reçu qu'à l'époque du déluge, deux de notre race étaient sur la terre également initiés dans les arts occultes, et quand Vofhi, en voyageant, vit Shemana construisant un grand bateau dans une grotte en haut de la montagne, il dit : « Puisque Shemana construit un vaisseau, aussi au-dessus du niveau des eaux, il doit nécessairement s'attendre à ce que les eaux se lèvent. » Ainsi il se hâta vers son pays de l'est qui était habité principalement par les descendants des bannis et de la belle passive de l'ancienne passivité, et leur dit ce qu'il avait vu. Ils tinrent conseil ensemble, et ne permirent pas aux eaux de prévaloir dans leur pays, car ils savaient les sources profondes qui pourraient s'enfler et éclater et ils firent pour

leurs eaux des canaux conduisant vers la mer ; ils firent des canaux, des fleuves afin qu'ils ne débordassent pas leurs rives et ils produisirent dans l'atmosphère une sécheresse dans laquelle aucun nuage ne pouvait descendre. Peut-être un des descendants de Vofhi est le souverain du pays de l'Orient, ou peut-être Vofhi lui-même a trouvé le moyen de préserver son existence terrestre : car il était renommé pour sa sagesse à l'égard de l'état nervo-physique.

Quoi qu'il en soit, ces jeunes hommes sont bien venus, plus spécialement parce qu'ils sont porteurs d'heureuses nouvelles ».

Arayah. — « Décrivez l'apparence de ces jeunes hommes ».

Ai. — « Aucun de ceux que j'ai vus ne leur est comparable en beauté. Néanmoins ils ont une certaine ressemblance avec ce bel étranger adolescent, qui est allé à la recherche du Talisman. Abr sort de la porte de sa tente à leur rencontre, en disant : « Vous êtes bien venus, pour l'amour de mon parent qui vous a envoyés du grand pays de l'est, et par amour de vous-mêmes, comme porteurs d'heureuses nouvelles. » Ils s'inclinent profondément devant Abr et l'un d'eux répond : « Pleines de joie sont les nouvelles que nous apportons, car Tzteth concevra et enfantera un fils, et il sera le père de nations. » Comme le messager parle ainsi, le rire clair, mélodieux, de Tzteth résonne et elle apparaît dans toute la fraîcheur de la jeunesse et de la beauté à la porte de la tente, car sur sa figure et sa forme le temps n'a laissé aucune trace. Alors les messagers lèvent leurs yeux et l'un d'eux parle : « Ce que Vofhi a dit par notre bouche arrivera sûrement. Qui est celle qui rit ainsi ? » Tzteth répond : « Je suis Tzteth et je ris non pas à cause de vos nouvelles, mais par coutume. Toujours lorsqu'un événement d'importance arrive de sorte que je le ressente profondément, alors je ris. » Et ils se disent les uns aux autres : « Cette passive a souffert grandement. »

Arayah. — Passez en avant. »

Ai. — « Abr est dans un pays parmi des étrangers ami-

caux et ici il a érigé comme toujours un temple entre les les arbres et a bâti une tour carrée élevée, et, comme autrefois, il repose sur le sommet de la tour. Il est minuit, et comme il repose, l'horreur des ténèbres tombe sur lui. Une voix sortant des ténèbres l'appelle par son nom, et il répond : « Me voici ». Alors la voix dit : « Prends ton fils, le centre de la béatitude, et monte une montagne que je te montrerai. Là, offre-le en holocauste. »

Les cieux de l'est sont pleins de la gloire dorée de la clarté du soleil. Et Abr et son fils se tiennent debout ensemble sur la côte de la montagne. Sur les épaules du jeune homme, il y a un paquet de bois, et dans la main d'Abr, un couteau affilé dont la lame reluit dans la clarté solaire. Abr passe un cheveu contre le fil du couteau et le cheveu est tranché et fendu. Et maintenant le jeune homme jette à terre le fagot de bois, et regardant son père d'un regard pénétrant, il dit : « Voici le bois et le feu. Tu l'allumeras ; mais où est la victime à sacrifier? » Et Abr répond : « Dieu a pourvu à la victime ». Un moment le jeune homme se tient debout, droit dans sa force et dans la conscience de sa puissance, en regardant Abr, qui est comme quelqu'un sur qui plane une lourdeur excessive, et dont la main tremble lorsqu'il déroule les nœuds de cordes. Mais quand Abr a posé le bois sur l'autel rude de pierres qu'il a entassées, le jeune homme prend les cordes et les lance dans un hallier et s'étend avec calme sur l'autel. Or Tzteth comme elle repose dans le temple du bosquet, voit dans une vision la scène qui se passe sur la côte de la montagne. Et dans son sommeil elle plaide :

— « S'il y a quelque puissance, en aucun état d'être, qui aime l'homme, le divin et humain, que cette puissance sauve mon fils, mon fils unique, et qu'elle délivre Abr de cette tentation. S'il y a quelque maître visible ou invisible qui garde ses néophytes, qu'il revendique son autorité, car cette année est la sixième de l'Initiation de mon fils, et, nul ne doit déranger son sommeil initiatique ; car dans la

sixième année un néophyte est comme un jeune lion qui se couche avant de bondir, qui donc ose le déranger? » Maintenant, dans une lumière argentine nuancée de saphir, d'or, de bleu et de cramoisi, apparaissent deux formes, l'une active et l'autre passive; et des yeux tendres et douloureux de la passive, deux larmes tombent sur la lame affilée du couteau lorsque Abr l'élève au-dessus de la forme immobile de son fils. Alors comme il s'arrête, afin de la nettoyer des larmes, la forme active parle en disant : « Ne touchez pas à ce jeune homme pour lui faire du mal » et au jeune homme : « Lève-toi et tiens-toi debout. Tu es digne d'être le centre de béatitude, puisqu'en cette année d'épreuve l'ombre de la mort n'a pas même en le pouvoir de déranger ton repos ».

Le jeune homme se leve et voit comme un sombre nuage se mouvant vers le buisson; au milieu du nuage se trouve une forme semblable à celle de l'archi-ennemi que je vous ai décrite. Le jeune néophyte entoure la forme, voilée du nuage, de sa puissance et la force de prendre refuge dans le corps d'un bélier qui est retenu aux ronces du buisson au milieu duquel il lança les cordes qui devaient le lier. Alors il court rapidement, et trouvant le rouleau de cordes, il lie le bélier, le tue, et allumant le bois sur l'autel il brûle le corps. Alors, pour la première fois, la voix parle en lui en disant : « Comme un dieu tu as lutté et prévalu. Tu es le centre de béatitude et dans ta lumière, il y aura la division de la lumière et de l'obscurité. »

Arayah. — « Passez en avant. »

Ai. — « Depuis cette époque, la vitalité de Tzteth a décru et l'heure de la transition est proche. Abr se tient debout à côté d'elle et la main gauche de Tzteth est serrée dans celle de son fils. Comme ils se tiennent debout ainsi, dans la douleur, autour de celle dont la jeunesse et la beauté n'ont pas changé, un faible rire résonne et Abr dit : « Nous nous affligeons de tout notre être, pourquoi donc riez-vous? » Et elle, levant ses yeux vers le visage de son

fils, dit : « Ecoutez, ô mon fils, ne vous reposez sur aucune tour carrée, ne cherchez aucune communication avec aucune espèce d'être qui n'est pas dans le même degré de matérialité que vous-même, qui êtes un homme. La Cause cosmique, votre Origine, est en vous : dans cette lumière développez tout ce que vous êtes et en vous évoluant, évoluez tout ce que vous pouvez toucher ; ainsi par la connaissance de tout ce qui est connaissable, vous n'avez besoin d'aucune aide extérieure. Soyez vous-même. Je ne dépose la vie physique que pour la reprendre. Ne suis-je pas de la race des impérissables ? Si mon corps physique est dissous mille fois, cependant en lui je verrai la restitution ; le bélier retenu entre les épines périra dans un feu plus fort que celui de l'autel sur la côte de la montagne. » Alors se levant, elle se tient debout, soutenue du bras fort de son fils, et dit : « Ainsi, debout, je rencontre sans crainte le diviseur. »

Encore une fois le rire bas, harmonieux, résonne à travers la chambre ; la forme majestueuse de la mère devient lourde au bras de son fils, et la vie terrestre de Tzteth passe. En se tenant debout, elle rend sa vie ; debout ils la placent dans une niche taillée dans un rocher où les eaux cristallines préservent la belle forme de Tzteth, la belle passive, sur qui le temps ne put laisser aucune trace. . .

Arayah. — « Comme les planètes apparaissent et disparaissent pendant un cycle solaire, de même les élus, les étoiles Psycho-Intellectuelles de toutes les nations et de tous les peuples apparaissent et disparaissent pendant les éons. Tous les trois mille ans, Abr et Tzteth réapparaîtront sur la terre, jusqu'à ce que le temps soit perdu dans le sans temps.

Ai. — « Les événements des vies de ceux qui sont revêtus se repêtent-ils ?

Arayah. — « Pas comme les réflexions dans un miroir, mais plutôt selon les conditions de leur milieu et de leur propre évolution. Toutefois, en toutes leurs vies, il y a une similitude. »

MRA

(Suite)

Des histoires merveilleuses et mystérieuses circulèrent à l'égard des antécédents de la jeune étoile du chant et de l'art dramatique, dont la rare beauté rivalisait avec la bonté ; l'une et l'autre lui gagnèrent l'admiration du monde de la société, l'estime des intellectuels et la vénération des pauvres et des souffrants. Sa vie était un long triomphe ; comme aux jours de son enfance elle avait flotté sur le bassin sacré, de même maintenant elle flottait sur une mer d'adulation, une mer dans laquelle, au lieu des poissons sacrés, s'assemblaient autour d'elle des poissons humains qui venaient, attirés par cette perle de grand prix de la passivité.

Parmi ses adorateurs, il n'y en avait qu'un pour lequel elle sentientait de l'affection, et en qui elle avait pleine confiance, le Prince de ***, qui l'aimait de toute la force de sa nature sérieuse. Il y avait plus d'un an, il lui avait demandé d'être sienne. Elle avait répondu : « J'appartiens au père de Zarifet, et je l'aime ». Alors cet homme, noble par nature comme par naissance, prit un petit rôle dans l'opéra où elle tenait le premier rôle, afin de pouvoir être près d'elle sans attirer l'attention, de veiller sur elle et d'être prêt à l'aider en temps de besoin.

Ce sont des hommes tels que lui qui ennoblissent l'humanité. Toujours la jeune enfant de génie allait distribuer une portion de la richesse qui affluait à elle, pour alléger avec sagesse et discernement les malades et les pauvres ; c'était sa coutume de visiter les hopitaux des cités par lesquelles elle passait, et de prendre avec elle des offrandes de rares fleurs et fruits. Toujours aussi le Prince de ***, qui n'était connu dans ce milieu que sous le nom de Pierre Bonhomme, l'accompagnait et portait le panier de fleurs. Un jour, comme ils passaient à travers les dortoirs du grand hôpital de **, elle avait traversé, en descendant, un côté d'un long dortoir, en offrant à chacun des malades, des sourires, des paroles tendres et pleines d'espoir, des fruits et fleurs. Un infirmier entra. Ce visage lui semblait familier, et comme elle s'approchait et parlait à une des gardes-malades, elle le reconnut pour le chef de la bande de voleurs qui avait marchandé avec elle le prix de la délivrance de Zarifet. Comme leurs yeux se rencontraient, l'homme tressaillit et pâlit, et dès que l'occasion s'en présenta, il chuchota. « La signora ne trahira pas un homme qui se repent, et suit la bonne voie ? » Elle répondit : « Je suis

ici pour reconforter, et non pour terrifier, pour faire du bien et non du mal. »

— « Puissent la Madonna, tous les archanges, les anges et les saints vous bénir. »

Lorsqu'elle allait quitter le dortoir, un docteur principal, entouré de ses confrères et d'étudiants en médecine entra, et le docteur la remercia pour le don munificent d'argent qu'elle avait fait à l'hôpital. Il ajouta : « Votre don, signora, est spécialement estimé en ce moment où nous sommes menacés d'un fléau terrible. »

— « Quel fléau ? »

— « Un pauvre misérable a été trouvé dans une bicoque d'une partie de la ville où les habitants sont le plus entassés et nous craignons qu'il ne soit affecté de la peste. Nous l'avons tout de suite remis dans une cabane en dehors de la cité, et ainsi que c'est notre devoir, nous avons nommé des gardes-malades pour le soigner. Mais apprenant ou devinant la nature de la maladie, ils ont été saisis de panique et ont quitté leur poste cette nuit. Probablement ses souffrances sont terminées en ce moment ; mais ce qu'il a pu laisser derrière lui, le temps seul le peut montrer. »

Subitement, un spasme d'angoisse indicible arrêta le cœur de Mra, et une pâleur mortelle se répandit sur sa belle figure. Puis le sang afflua à son cerveau tumultueusement ; elle mit sa main sur le bras du docteur et dit :

— « Avez-vous vu cet étranger ? »

— « Oui. »

— « Décrivez-le moi. »

— « C'est un homme dans la première fleur de l'âge, d'une forme remarquablement belle. Quant aux traits, ils sont à peine reconnaissables, et son babillage incohérent, mêlé des langues orientales et européennes, est une véritable Babel. Dans la demi stupeur qui succède à son délire, la garde-malade qui était avec lui jusqu'à ce que la terreur la chassât, dit qu'il murmurait un mot seulement : « Mra, Mra. »

Elle se tourna vers son fidèle porteur des fleurs avec calme, mais avec une expression dans les yeux qui émut toutes les profondeurs de l'être de celui-ci à la compassion :

— « Je suis fatiguée, dit-elle ; emmenez-moi d'ici maintenant. »

Il mit la petite main sur son bras vigoureux, sur lequel elle s'appuya lourdement, et la guidant, la portant presque, il lui fit descendre le large escalier, et la fit entrer dans la voiture qui les emmena rapidement à l'hôtel.

— « Qu'y a-t-il ? demanda-t-il comme elle se reposait sur la chaise longue. Et il se penchait sur elle.

8

— « Peut-être la répétition de ce matin était-elle au-dessus de mes forces. »

— « Non pas. Dites-moi tout. Ne suis-je pas votre ami ? »

— « Mon nom est Mra. Mon cœur ne me dit que trop certainement que l'homme frappé de la peste qui gît mort ou mourant, abandonné de tout le monde, est le père de mon enfant. »

Il tenait sa main dans ses deux mains comme s'il voulait lui donner de sa force, de sa vitalité abondante.

— « Dites-moi, dit-il, comment je puis le mieux vous aider ? »

— « Allez tout de suite vers le directeur ! faites pour moi telle excuse que vous voudrez, payez tel dédit qu'il voudra, mais rendez-moi libre. »

— « Je comprends. »

Un coup à la porte les interrompit, et en l'ouvrant Pierre Bonhomme reconnut le nouvel infirmier à qui Mra avait parlé dans le dortoir de l'hôpital.

— « Je suis venu pour parler à la dame qui visita tantôt le dortoir, si elle le veut bien. »

— « Elle est trop fatiguée pour voir personne à présent. »

— « Laissez-le entrer. »

Comme l'homme, entendant les paroles de Mra entrait dans la chambre, Mra dit à Pierre Bonhomme, à part :

— « Il n'y a rien que cet homme ne fasse pour de l'or, et nous pourrons avoir besoin de lui. Il m'a déjà servie, en temps de besoin. »

— « Ne suis-je pas suffisant ? »

Mra se leva à moitié : « Plusieurs dépendent de vous, c'est vous aussi qui exposez une pure philosophie. Un homme comme vous est une puissance, plutôt qu'une personnalité ; puisque la puissance étant personnifiée est manifestée par vous, vous n'avez pas le droit de risquer le degré de votre être duquel dépend votre rapport avec la terre et l'homme. »

— « Et vous ? N'avez-vous aucune responsabilité, aucun droit de garder votre vie ? »

— « Certainement j'ai la responsabilité de prendre soin du père de mon enfant, qui n'est plus responsable de lui-même. J'ai le droit suprême de sauver sa vie, même en sacrifiant la mienne, parce que je l'aime. »

Pendant trois semaines, la jeune primadonna soigna l'homme frappé de la peste, et pour l'amour de l'or, épicé d'un peu de gratitude, l'ex-chef de la bande de voleurs la servit. Au bout de ce temps Giuseppe s'éveilla dans la froidure du commencement du matin, mais avec une clarté dans ses yeux foncés où il y eût un air d'étonnement,

quand il les leva vers la figure de la femme qui tendait à ses lèvres un cordial vivifiant. Avec difficulté il trouva la force de prononcer les mots : « Vous ici, Mra ! Comment ? pourquoi ? »

— « Où dois-je être si ce n'est ici : ne vous inquiétez pas, reposez-vous seulement. »

Alors il s'endormit pendant de longues heures d'un calme sommeil semblable à celui d'un enfant fatigué, et Mra savait que le danger était passé.

L'ex-chef des voleurs était très utile. C'était lui qui prenait soin de la nourriture pour le malade ; ce fut lui qui loua une maisonnette nouvellement bâtie, qui apporta des vêtements pour Giuseppe et le transporta à la nouvelle habitation. Depuis l'époque où cet être avait pu se tenir debout sur deux pieds, il avait été ce qui est tout à fait faussement nommé un « street Arab » (Arabe des rues) faussement parce que les Arabes, en général, sont très attachés à leurs enfants) et, comme tous les êtres, du pauvre chien à la pauvre épave humaine, il était observateur, alerte, utile, par excellence, et il ajoutait à ces précieuses qualités l'indifférence et la sûreté personnelle qu'acquièrent ceux qui tiennent leur vie dans leurs mains ; une fidélité, telle qui celle du chien (qui formait une partie de sa nature et que, s'il avait été éduqué, aurait fait de lui un splendide bienfaiteur au lieu d'une peste de la société) avait été dormante en lui jusqu'à ce que la douceur de Mra l'éveillât à l'activité. Les êtres individuels sont comme l'argile du potier, et les circonstances, ou en grande partie leur entourage sont le moule dans lequel ils sont modelés.

Dès que Giuseppe put être transporté, ils traversèrent l'Atlantique, et comme l'automne approchait et que la tranquillité et l'air de la mer étaient désirables, ils allèrent à un des petits villages de la côte algérienne. De plus en plus fréquemment, depuis que Mra avait fait des veillées nocturnes auprès du lit du malade, elle avait pensé à leur premier-né, et c'était cet élan maternel qui presque inconsciemment pour elle, l'avait attirée dans la direction de la première demeure qu'elle eut jamais connue. L'ex-voleur et infirmier d'hôpital les accompagnait, et recevait des gages libéraux pour l'office dans lequel il excelait, celui de chef de cuisine, car la première pensée du convalescent était naturellement de regagner sa force physique, ou en d'autres mots, de manger pour vivre. Il ne fit aucune allusion au passé, et nulle mention de l'avenir. Il ne s'enquit pas de la source de la richesse qui donnait à Mra le pouvoir de l'entourer de tout luxe. Les jours où il avait été le plus malade étaient pour lui des jours d'oubli. Pour Mra le temps passait dans une sorte de monotone rêverie dont rien

ne rompait le rythme. Elle se sentait de plus en plus incapable de sentienter la joie ou la douleur, l'espoir ou le désappointement ou de manifester volonté ou désir.

Un soir, comme, les pieds nus, elle se promenait lentement le long du rivage sablonneux mouillé, au moment de la marée basse, un pêcheur la rencontra et, levant son large chapeau, l'accosta en lui donnant le nom qu'elle portait comme primadonna. C'était Pierre. Une impression de repos, un sentiment de protection l'enveloppa quand il prit sa main dans la sienne, mais elle ne dit rien. Il posa sa main sur son bras, comme il avait fait dans le dortoir d'hôpital et dit :

— « J'ai veillé sur vous, comme il est du devoir dont je me suis chargé ; il faut bien que quelqu'un prenne soin de la reine du chant, de l'étoile de l'art dramatique, car sinon elle disparaîtra et sera éclipsée des constellations terrestres, du monde dramatique et de la société, car elle perd la force et même toute énergie de jour en jour. »

— « Je ne me sens pas malade. Je ne souffre point. Mais, comme toujours, je vous remercie de votre soin. »

Le lendemain comme Giuseppe se couchait sur un hamac sous l'ombre de sa tente qui s'ouvrait vers la mer, Antoine, l'ex-voleur entra et annonça l'arrivée d'un étranger de distinction à l'Hôtel. Il ajouta : « C'est le propriétaire du yacht qui est amarré au large à propos duquel le signor m'a questionné hier. Il a environ l'âge du signor, et paraît très gai et intelligent. »

— Tant mieux. A présent que ma force revient, je commence à m'ennuyer fort ici. Faites-le venir. »

Quelques minutes après, Pierre entra dans la tente, et désormais il dévoua son temps à distraire et écouter Giuseppe, autant qu'il le pouvait sans attirer l'attention. Mra voyait que l'énergie et l'intelligence d'autrefois revenait au convalescent, lentement mais sûrement, et elle observa qu'il appréciait Pierre de plus en plus parce qu'il lui fournissait ce dont il ressentait presque inconsciemment le besoin, la force nerveuse et physique dont la terrible maladie l'avait tant privé.

Environ trois semaines après l'arrivée de Pierre, Giuseppe, qui avait mangé son déjeuner en silence, dit :

— « Vous savez combien j'aime la mer. Eh bien, Pierre m'a offert son yacht pour une croisière de trois mois, et je sens que cela me remettra tout à fait. La seule chose qui soit nécessaire pour ce moyen de restauration est l'argent. »

— « Cela ne manque pas, ne sommes-nous pas un ? N'avons-nous pas toutes choses en commun ? »

— « Bon, mais vous ne pouvez pas quitter l'enfant et je déteste voyager avec des enfants. »

— « C'est vrai. Je comprends. »

En ce moment Pierre entra.

— « Acceptez-vous mon offre ? demanda-t-il gaîment. Si oui, je me rendrai à bord tout de suite, et arrangerai les cabines, car c'est la première fois que le Pétrel a eu l'honneur de croiser avec une dame à bord. »

— « Mra est loin d'être forte et elle pense qu'il lui vaut mieux rester à terre avec Zarifet. »

Pierre allait répliquer que c'était pour elle qu'il offrait son yacht à Giuseppe, mais sur un signe de Mra, il répondit simplement :

— « Alors, il n'y a aucun arrangement à faire », et prenant son chapeau et sa canne, il s'en alla rapidement.

— « La clarté du soleil est belle sur les eaux calmes ; n'aimeriez-vous pas vous promener sur le rivage, car vous faites voile demain et ce sera l'hiver avant que vous reveniez ?

— « Certainement, Mra. Et si nous retournions une des vieilles pages de nos vies avant que je parte. »

— « Comme vous voudrez. »

Un des petits canots appartenant au Pétrel était amarré à un poteau fixé dans le sable : — « Si vous pouvez prendre un aviron, je suis assez fort pour prendre l'autre, dit Giuseppe. Il y a une petite crique peu éloignée, à droite d'ici, où nous pouvons amarrer le canot, les rochers de la crique sont pleins de colombes. »

Il était neuf heures du soir, lorsque Giuseppe et Mra entrèrent dans la crique, au milieu du bruit de l'éclaboussement des avirons, du roucoulement et du froissement des ailes de colombes en troupes dans les rochers de marbre, d'onyx et d'albâtre.

Giuseppe amarra le canot dans les eaux calmes claires, et entourant Mra de son bras, affectueusement il dit :

« Maintenant, encore une fois, nous sommes loin des hommes comme nous l'étions lorsque nous errions ensemble à travers les bois, lorsque pour la première fois nous nous sommes aimés.

Voulez-vous reposer en sommeil sous ma protection, comme dans le passé, qui semble maintenant comme le présent ? »

∴

Il était minuit lorsque Giuseppe se pencha sur la belle forme immobile étendue sur son manteau plié dans le canot.

— « J'ai appris ce qui pourrait être de grande valeur, dit-il doucement. Vous m'avez rendu immense service.

— « J'en suis bien aise : aimer c'est désirer servir. »

— « A l'aube éveillez-vous. Montez le sentier que vous voyez parmi les rochers et vous trouverez le sentier des mulets que vous connaissez, lequel, si vous tournez à gauche, vous conduira directement au village. »

Il dirigea le canot amarré au rivage de sable moins profond, et guida Mra vers un endroit au delà de la plus haute marée.

— « Reposez-vous ici, dit-il, jusqu'au point du jour, jusqu'à ce que les ombres de la nuit s'enfuient. »

Comme lorsqu'il s'était penché sur Mra, dans la forêt qui couronnait le rocher du bassin sacré, de même maintenant, comme il se penchait vers elle sur le lit de sable, un autre moi s'éveilla en lui : il reposa ses lèvres, dans un long baiser, sur son front et dit, d'un ton plein de tendresse, mélangée d'un indéfinissable regret :

— « La partie divine de moi est à vous pour toujours, ma Mra. Lorsque mon être sera purifié, il sera vôtre, et à vous seulement. »

Mra ouvrit ses grands yeux violets et regarda dans les siens, non pas tels qu'elle les avait vus si souvent dans les lieux forts, dans la cabane, dans la maisonnette au bord de la mer, mais dans les yeux qui avaient rencontré les siens lorsque devant le chef et le peuple du Douar, elle avait témoigné à son égard : « Je l'aime ». Tout l'être de Mra, se tendit vers lui dans une tendresse indicible et elle murmura : « Je t'aime, je t'aime. »

Il avait jeté son manteau plié sur ses épaules afin de la porter en haut de la rive de sable, ayant l'intention de la couvrir de son manteau, mais comme elle prononçait les mots qui sont le refrain de l'existence de la femme : « Je t'aime, je t'aime, » subitement le silence fut rompu par les rugissements d'une lionne qui venait du sentier de mulets au-dessus de la crique. Il sembla à Giuseppe que c'était la voix de la lionne dont il avait blessé l'époux dans la forêt de la ravine. Le regard rêveur, lointain, dans ses yeux profonds, fit place à une soudaine terreur, et se levant à la hâte, il jeta le manteau dans le canot, sauta dans celui-ci et s'éloigna du rivage en ramant.

Lorsqu'il débarqua, la lune s'était couchée, une brise froide montait de la mer et le ciel était alourdi de nuages. N'étant pas fort encore, il frissonnait en amarrant le canot au poteau et serrait son manteau autour de lui ; il marchait rapidement vers le petit hôtel, à la porte duquel il sonna plusieurs fois avant que le concierge endormi s'éveillât, et lui ouvrit. Aussitôt qu'il fut entré dans leur appartement, il ferma la porte à clef, et allant aux chambres que Mra avait occupées, il trouva le petit Zarifet dormant tranquillement. Ouvrant alors les tiroirs et les malles, il prit tout ce

qu'il trouva de valeur, et en remplit une petite valise; puis, descendant l'escalier sans bruit, il ouvrit la porte d'entrée et sortit dans la nuit.

Le vent froid de l'ouest qui s'était levé était plein d'une pluie fine. Aucun rayon stellaire n'apparaissait à travers le pays des nuages amoncelés. Il passa à travers l'épaisse couche de sable fin, prenant le plus court chemin pour gagner la route nationale. Il entendit alors un ronflement profond, régulier qui venait de dessous un petit bateau de pêche renversé et en réparation. S'approchant avec précaution il s'aperçut que c'était Antoine. Ce fut un soulagement pour lui de savoir que les yeux perçants étaient fermés et que personne n'observait son départ. A côté du bateau, il y avait un imperméable jaune, long et ample, tel que les marins en portent par les temps pluvieux. Il le mit et poursuivit son chemin. Ayant gagné la grande route, il marcha vers la petite ville qui était environ à un kilomètre du village, et attendit abrité par un rocher en saillie. Avant le point du jour, il entendit le ronflement d'un bateau à vapeur et l'aube lui révéla un grand bateau à vapeur à quelque distance du rivage. Il descendit à la station des bateaux, et demanda à un canotier quelle était la destination du vapeur et quand il se mettrait en route.

— « Il part pour Tanger dans une heure. Vous pouvez prendre votre billet de passage. »

Revenant avec un billet de troisième classe dans sa poche, comme il passait près de ce qui paraissait être une vieille écurie, le rugissement féroce d'une lionne, accompagné d'un grattement violent sur la porte solide qui trembla, fit tressaillir Giuseppe et comme lorsqu'il l'avait entendu dans la crique, il oublia tout dans une terreur aveugle. Courant au plus proche canotier il mit une pièce d'or dans sa main, en disant. « Menez-moi » tout de suite au paquebot de Tanger. » L'homme regarda curieusement lui et la pièce d'or et dit : « Vous devez être en veine, camarade. Ce n'est pas n'importe lequel de nous autres qui peut offrir une pièce d'or pour un service qu'il peut avoir pour un franc en dix minutes de temps. »

Lorsqu'ils eurent quitté la rive, le sang-froid de Zarifet lui revint.

(*A suivre*).

QUESTIONS

PREMIÈRE QUESTION

Est-il possible de donner un enseignement pratique, tel qu'en le suivant, quelqu'un à qui les occupations journalières ne laissent que peu de temps pour la méditation ou l'étude puisse évoluer lui-même et son entourage?

Kelaouchi (1), dans son étude sur l'évolution pratique personnelle et collective, remarque : « Le devoir est un évoluteur magnifique. » Quant aux devoirs journaliers, leur exécution consciencieuse et persistante apporte le bien-être à ceux du bonheur desquels ceux qui les remplissent sont responsables, dans la limite où ceux-ci leur sont responsifs. Ces devoirs forment un des principaux moteurs dans la vaste machine sociale, ne laissant pas aux individus le temps pour l'étude et la méditation ; mais ceux-ci peuvent être réconfortés par la pensée que si belle que soit l'évolution de l'intelligence, si grand que soit le désir cosmique pour son individualisation, ce n'est pas le seul facteur essentiel pour la puissante marche du progrès.

L'ancienne philosophie indique quatre forces : pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale ; elle enseigne aussi que la vie manifestée dans l'être individuel, et l'évolution de cet être vers le perfectionnement est la préparation pour manifester et individualiser l'intelligence ; de même que l'intelligence manifestée et encore mieux l'intelligence individualisée et spiritualisée prépare le chemin pour une plus profonde et effective manifestation du pathétisme. Citons encore la parole du sage médecin de Nimred. « L'intelligence ouvre le chemin qui conduit à l'arbre de la connaissance, le pathétisme celui qui mène aux eaux de la fontaine de l'immortalité. »

Il y a des individus qui règnent entre leurs semblables comme des princes de l'intelligence, et qui restent isolés et affamés de cœur ; ils échangeraient volontiers leur renom, pour une vraie dualité ou même pour une amitié durable, pathétique ; et les applaudissements du monde et l'adulation de leurs adorateurs pour la chaude bien-venue du home, la poignée de main silencieuse d'un ami vrai ou pour « The touch of a vanished hand and the sound of a voice that is

(1) *Tradition Cosmique*, vol. II, chap. XXXI.

still. » (Le toucher d'une main évanouie et le son d'une voix qui est muette). Notre correspondant demande avec raison s'il y a un moyen pratique pour évoluer *lui-même et son entourage*, parce que sans la première condition, c'est-à-dire l'évolution de soi-même, l'évolution de l'entourage est impraticable ; car la première chose nécessaire pour évoluer les autres est le contrôle de soi-même, c'est-à-dire la soumission de notre moi moins parfait à notre moi plus parfait, ou, en d'autres mots, l'acte de régler nos excès, habitudes, passions ou impulsions par la raison et la rectitude ; pour arriver à ce but, l'éducation dans la famille ou la vie passée parmi nos semblables, chercheurs ou travailleurs, est la meilleure école pratique. Une source ne déborde pas jusqu'à ce qu'elle soit pleine ; un être ne reproduit pas jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la maturité ; de même manière celui qui est consciencieux, porte témoignage en lui-même, qu'aussi longtemps qu'il n'est pas maître de lui, ou qu'il est incapable de suivre un chemin droit, il ne peut pas efficacement gouverner ou guider les autres.

Il sera entendu que nous parlons à ceux et de ceux qui sont sincères et de bonne volonté, et (pour employer un terme commun mais mal défini) consciencieux, c'est-à-dire qui désirent d'un désir effectif leur propre progrès vers le perfectionnement, non seulement pour leur propre bien, mais pour le bien être de ceux de leur entourage qui sontcapables de réception et de responsion vis-à-vis de leur influence. Si on vit dans un entourage irrémédiablement incapable de réception et de responsion par manque de capacités et par égoïsme, il est désirable de l'échanger, s'il est possible, pour un entourage plus sympathique, mais avant de faire ainsi, il vaut mieux considérer sans préjugé si on pense, parle et agit de façon à attirer la sympathie qu'on désire naturellement,puisque sans cette mutuelle sympathie il n'existe plus de vraie famille, de vrai home avec ses multiples conforts et bienfaits. Généralement dans la vie quotidienne ordinaire, il n'y a que ce qui est manifesté qui soit connu de notre entourage ; des paroles vives, acariâtres, ou injustes et des actions brusques jettent des nuages sur notre existence et sur la vie de ceux qui nous entourent, quoique le soleil de l'amour ou la clarté stellaire de la vraie affection restent cachés derrière les nuages. Le premier soin de celui qui est de bonne volonté, qui désire sincèrement sa propre évolution, afin de pouvoir mieux évoluer son entourage, est de se mettre à l'œuvre pour contrôler ses paroles, gestes et actions ; et à mesure qu'il réussit à le faire, de les régler de façon qu'elles soient le plus efficaces pour le bien-être et le développement de ceux qui l'entourent. Nul ne peut comprendre réellement la difficulté

de cette tâche, sauf ceux qui l'essaient avec persévérance; d'autre part, nul autre que celui qui a réussi à l'accomplir ne peut comprendre réellement la force et le repos qui sont le premier fruit de la victoire, et ceci nécessairement puisque la roue sociale qui précédemment se heurtait contre tout ce avec quoi elle venait en contact, et qui tournait difficilement, à présent tourne de plus en plus doucement et puissamment.

Ce qui rend cette tâche si extrêmement difficile, plus spécialement à son commencement, est le changement d'habitude ou d'usage qui sont non pas une seconde nature, mais la nature même, et le sacrifice personnel qu'il entraîne; mais la récompense vaut la lutte, parce que ce contrôle même sur la manifestation de la passion, de l'impulsion, du désir et de la volonté déséquilibrées est le prélude à la victoire sur les causes dont elles sont l'effet, et conséquemment à l'équilibre du degré d'être nerveux, équilibre dont dépend son individualisation, et par conséquent la prolongation de la vie dans le degré d'être nervo-physique et la conservation individuelle après la séparation. Ce qui est dit se rapporte principalement à la généralité des ménages ou communautés, mais lorsque la personne qui désire le bien-être et le bonheur de son entourage se trouve dans un milieu plus évolué, et par conséquent plus sensitif, elle doit comprendre que son aura est la manifestation de son degré nerveux par ce milieu, de sorte que le calme extérieur, si apprécié qu'il soit, ne cache pas le manque de repos intérieur, ni le sourire le manque de satisfaction intérieure, parce que le degré nerveux (manifesté par l'aura) est plus ou moins vivement sentienté. Un des immenses avantages de l'équilibre nerveux et, par conséquent, aurique est qu'il donne à son possesseur le moyen de classifier les auras. Le vieux terme de manifestation aurique signifie que l'aura individuelle équilibrée est comme un rayon parfait et que par le pathétisme et par l'intelligence, son possesseur peut diviser ce rayon aurique, comme un prisme divise le rayon blanc de la lumière, et diriger les rayons attributaux variés de façon à aider les individualités comme il le désire et le veut selon leurs diverses nécessités. C'est la présence d'une telle aura qui donne à certaines personnes une attraction indépendante et plus grande que celle de la beauté ou du génie, ce qui est tout naturel, parce que l'humanité, et spécialement la partie la plus sensitive de l'humanité, est épuisée par la fatigue et le manque de satisfaction, et que cet entourage aurique équilibré et classifié est pour elle comme de l'eau pure pour les assoiffés, comme l'ombre dans la chaleur ardente du soleil de midi.

Pour acquérir le contrôle sur nos paroles, nos gestes et

nos actions, et pour acquérir l'équilibre nerveux, aucune école hiérarchique spéciale n'est nécessaire, aucune méditation, contemplation ou repos prolongé, bien que de tels avantages puissent rendre la tâche plus facile. L'humble home, le bureau, le cabinet de travail, l'atelier, la fabrique, le champ, le marché, et même les casernes peuvent être notre école ; la vigilance et la pratique dans la vie de tous les jours, de toutes les heures, peuvent être d'une valeur plus pratique pour notre propre évolution et celle de notre entourage, une aide plus puissante pour l'individualisation de notre degré nerveux et l'influence aurique, que des années de contemplation journalière, qui commence et se termine par l'égoïsme ou même par l'idéal. L'homme qui rentre chez lui, épuisé de travail ou tracassé par une foule d'anxiétés et de désappointements, et qui porte avec lui une atmosphère aurique de repos, de force et de bonheur, est un héros plus grand que l'étudiant qui s'absorbe dans ses livres et impose le silence à tous autour de lui, afin de n'être pas dérangé ; le premier a un plus grand droit à la guirlande de myrte du poète ou aux lauriers du guerrier, que celui qui érige une idole d'or aux pieds d'airain et est mécontent si le monde entier ne s'abaisse pas pour l'adorer, ou qui, de loin, dirige les armées de ses semblables vers la mutilation ou la mort.

DEUXIÈME QUESTION

Depuis quelque temps, j'ai éprouve un dégoût pour la nourriture animale ; vaudrait-il mieux que je devienne végétarien, ou y a-t-il quelque règle spéciale de régime, qui soit favorable à la santé ?

A l'égard des méthodes de sustentation variées, l'expérience va loin pour prouver qu'un régime varié salutaire convient le mieux à l'homme. Souvent la variété est l'essentiel, et chaque nouvel aliment, légume, salade, fruit, viandes et poissons, qui ont leur saison spéciale, est bien accueilli.

Nous sommes les esclaves de l'habitude et il paraîtrait bien dur à celui qui est élevé dans les goûts épicuriens du monde civilisé de se borner aux aliments plus simples, parce qu'en le temps actuel on est élevé depuis l'enfance à considérer les choses de luxe comme des nécessités, et ceci plus spécialement à l'égard de la nourriture. Fréquemment l'estomac devient de plus en plus tyrannique à mesure que les années s'écoulent, néanmoins la science a prouvé qu'il est possible de vivre sans estomac et il y a peu de doute que l'intelligence individualisée trouvera un moyen par lequel

les forces vitales pourront être fournies au moyen d'une combustion plus parfaite, de sorte que le corps ne soit pas embarrassé comme à présent d'une quantité de débris non seulement inutiles mais pernicieux.

En attendant,la nourriture pour laquelle nous sentientons de la répulsion ne doit jamais être mangée, et il doit être tenu en mémoire que la condition des jus salivaire et gastrique diffère dans des individus variés aussi essentiellement que diffèrent les conditions de leurs sangs, et que, par conséquent, la nourriture qui convient à une personne ne convient pas à une autre.

Une cause de dégénérescence du système humain — et peut-être la plus fréquente et la plus néfaste — est l'imparfaite nutrition du cerveau, le principal centre duquel les nerfs sensoriaux et moteurs s'étendent vers chaque partie du corps. Généralement (sans parler ici des accidents) ce manque de nutrition convenable et abondante altère les organes des sens, qui, s'ils étaient dûment nourris, auraient la force, presque invariablement, de parer aux maladies variées par lesquelles ils sont sujets à être attaqués, lorsque la vigueur et la plénitude de la vie est passée.

Dans l'ordre, lorsque la nutrition est insuffisante, le cerveau intellectuel est le premier fourni ; cette fourniture étant effectuée, il arrive souvent qu'il n'y a plus de sustentation suffisante pour satisfaire les organes des sens et assurer leur bien-être, de sorte que tandis que l'intelligence s'approfondit et s'élargit, les sens et surtout ceux qui sont assujettis au plus constant travail, tel que le sens de la vue ou de l'ouïe, s'affaiblissent. Afin d'éviter ce malheur, les personnes âgées de plus de quarante ans et plus spécialement celles que leurs occupations rendent sujettes au grand usage du cerveau feront bien de se sustenter principalement d'une nourriture qui soit riche en phosphore assimilable, en carbone et en la substance sucrée pure, avec une dûe mais beaucoup moindre portion de nourriture cyanogène, telle que l'amande amère, et une grande proportion de ce qui est l'effet de la germination primaire animale ou végétale ; des boissons mucilagineuses sont essentielles pour l'assimilation, mais il doit être entendu ou rappelé que cette sustentation est de valeur comme un moyen plutôt que comme un but. La Philosophie Cosmique, plus spécialement dans le traité de Kelaouchi, démontre que l'éther de la nourriture est sa prééminemment précieuse constituante et que sa principale valeur est dûe à son aptitude à recevoir et à assimiler la sustentation contenue dans le sang nerveux, de sorte qu'elle vivifie le sang nervo-physique. Il ajoute : « Ceci étant compris, il sera clair pour l'intelligence et le bon sens de nos étudiants dans l'art de la sustentation

que la fourniture de l'éther de nourriture au système nervo-physique est un moyen vers un but et qu'il peut être comparé à la préparation du terrain afin qu'il soit propre à recevoir et à assimiler la pluie ou l'irrigation des eaux. Pour poursuivre cette similitude, il est bon de considérer qu'il n'est pas suffisant que le sol soit rendu propre à recevoir ou à assimiler les eaux, mais qu'il est essentiel que ce qui est reçu soit d'une nature qui convienne à la sustentation ; autrement il peut arriver qu'il reçoive des eaux empoisonnées qui privent de vitalité ce pour quoi les eaux pures ainsi reçues seraient la source de la vie. De même manière, il n'est pas suffisant que le système nervo-physique soit préparé à recevoir et à assimiler le sang nerveux, mais que ce sang soit propre à le sustenter, d'où ceux qui savent insistent sur l'équilibre et, par conséquent, la santé de l'être nerveux, de sorte qu'il soit exempt d'excès qui sont la cause immédiate du déséquilibre. »

L'expérience du passé et du présent prouve amplement la vérité de cet ancien enseignement. Il est dit que le plus fréquent siège, non seulement du désordre physique, mais aussi du désordre nerveux, est l'appareil digestif.

Or l'expérience et l'observation prouvent que cet appariel est influencé par la nervosité de son possesseur, et que la nourriture qui est goûtée et assimilée dans une société variée ou sympathique n'est pas trouvée bonne ni assimilable dans des conditions moins favorables.

Des proverbes qui ont été assez justement appelés « Les glanes de la sagesse » confirment ce fait. Par exemple : « Mieux vaut un repas d'herbes sèches où se trouve l'amour qu'un bœuf d'étable et la haine avec. » « L'herbe sur laquelle brille le soleil du contentement est douce. » « Le bonheur est le meilleur assaisonnement. »

« Une mentalité contente est un régal continuel. »

L'estomac est le sustentateur de la vie comme le cerveau est le sustentateur nerveux et intellectuel ; il a été justement appelé par un ancien philosophe « l'engrais de la racine de la vie ». Et comme l'individualité de l'être nerveux est essentielle pour l'individualisation des degrés d'être plus raréfiés, le bien-être du chef-lieu nervo-physique qui prépare les constituants sustentateurs propres pour la réception de la sustentation nerveuse, est une matière d'importance vitale. Quand l'être nerveux est vigoureux et équilibré, le système nerveux tire la nutrition des constituants dans lesquels, lorsqu'il est moins vigoureux ou déséquilibré, il est incapable de rien trouver ou de rien assimiler.

Il est indubitable qu'il y a une connexion intime entre le degré d'être nerveux, le système nerveux (physique) et l'appareil digestif. L'importante question à considérer par ceux

qui essaient de réconcilier ces proches parents, qui, comme d'autres, ne sont pas toujours en accord, est de déterminer leurs relatives positions et de décider si l'appareil digestif affecte le système nerveux (physique) et le système nerveux physique le degré d'être nerveux ou vice-versa; ou en d'autres termes de régler à l'égard de cette importante matière, les relations de cause à effet.

TROISIÈME QUESTION

Dans l'article, si plein d'espoir et d'encouragements, « Bonnes Nouvelles », qui parut dans le numéro d'Octobre de la Revue Cosmique, il est écrit, page 631 : « Or il y a de bonnes raisons de conclure que la libération et l'utilisation des constituantes dont l'atmosphère terrestre a été si fâcheusement, et au moins partiellement, privée, aura pour un de ses premiers effets la prolongation de la vie intégrale : car la respiration et la sustentation données par ces constituantes lorsqu'elles sont ABSORBÉES ET ASSIMILÉES, *nourrissent le sous-degré le plus dense du degré nerveux de l'état physique ».*

Quel est le meilleur moyen et y a-t-il quelque procédé spécial, enregistré dans la Tradition, de faire le meilleur usage de ces constituantes par l'absorption et l'assimilation ?

Il y a nombreux conseils reçus ou transmis au sujet de « l'art de la respiration ». Un des plus intéressants et utiles est celui de Kelaouchi sur la longévité, nous en extrayons le passage suivant :

« Celui qui veut entretenir embrasés des charbons ardents, de sorte que tout ce qui est combustible soit utilisé en chaleur, souffle sur les charbons, lentement et puissamment, de sorte que le feu tout entier soit allumé et non dans des bouffées faibles et intermittentes qui n'éclaircissent que la partie des charbons à laquelle elles arrivent. Or la nourriture et la boisson sont le combustible de la machine vivante physique, illuminée par l'étincelle de la vie, et la respiration est ce qui assure l'utilisation de tout ce qui s'y trouve de combustible. Il est donc nécessaire, pour ceux qui désirent une longue vie (et ceux qui disent qu'ils ne la désirent pas sauf en des cas d'*agonie physique sans espoir qui ne devraient pas exister*, sont ou mentalement déséquilibrés ou semblables au renard qui, trouvant des raisins mûrs hors de sa portée, s'écria : « les raisins sont aigres »), il est donc nécessaire disons-nous qu'ils choisissent du combustible capable de la plus parfaite combustion, et capable de soutenir les sangs, et de plus il est nécessaire qu'ils respirent de telle façon qu'autant que pos-

sible le combustible soit allumé. Pour cet objet ils feront bien de s'habituer à respirer aussi lentement et profondément que cela est compatible avec l'aise et le confort. Et une fois par heure ils devront prendre quelques aspirations douces et lentes, mais profondes de façon à causer l'extension des côtes, ayant soin d'éviter tout malaise ou fatigue. Au commencement, cette pratique produira généralement un baillement presque immédiat, mais graduellement cet effet sera diminué. Il est relaté d'un royal voyant chaldéen à qui la force manquait graduellement, qu'il suivit le conseil d'un sage et pratiqua cette manière de respiration ; lorsqu'il s'y fut habitué il alla au sage et, riant de joie, lui dit : « Ah ! Ah ! je suis illuminé de vie, j'ai vu s'allumer le feu. »

La respiration rapide, irrégulière et inefficace entraîne la nécessité d'un tiers en plus de sustentation qu'il n'en faut pour la sustentation de ceux qui pratiquent l'art de la respiration comme nous l'avons décrit. Et comme la nourriture est volumineuse, l'estomac est surchargé, les jus qui rendent la nourriture propre à l'assimilation s'épuisent partiellement ou draînent le système, et un dérangement plus ou moins rapide en est le résultat.

Une autre cause très commune de dérangement auquel la pratique décrite, peut-être entre tous les moyens, remédie le plus puissamment et efficacement, est l'accumulation des débris qui sont le résultat de l'imparfaite combustion. Quant à l'utilisation de l'air respiré, il est prouvé que plus l'air est froid, plus sa vertu est grande parce que cet air froid et clair est le plus favorable aux infiniment petits qui sont bienfaisants pour l'homme.

Cependant la température à laquelle cet air peut être obtenu est incompatible avec le degré de chaleur convenable pour le confort, et ceci plus spécialement chez ceux qui sont trop faibles pour prendre un exercice énergique ; nous avons restauré la vitalité de plusieurs en les plaçant dans des habitations bien construites et confortables, sur les hauteurs neigeuses, à travers les murs extérieurs desquelles habitations étaient insérés des tuyaux flexibles en communication avec l'air de dehors ; la partie de ces tuyaux qui s'ouvrait dans les chambres pouvait être ouverte ou fermée à volonté et se terminait dans une embouchure. Toutes les heures, et d'ailleurs aussi fréquemment qu'ils le désiraient, nos malades dévissaient le bout du tuyau dans le centre de l'embouchure et inhalaient l'air froid et clair, avec des respirations profondes et s'accroissant graduellement. Leur principale nourriture consistait en lait caillé et en fèves locustes, mais outre cette principale nourriture, tous mangeaient et buvaient avec modération toutes les

choses assimilables qu'ils désiraient, lesquelles choses étaient spécialement préparées.

A une certaine époque, après avoir prouvé l'efficacité de ce mode de respiration pour le degré d'être nervo-physique, nous avons essayé son utilité à l'égard des maladies et de la faiblesse nerveuses, et nous l'avons trouvé le plus efficace moyen de calmer la surexcitation nerveuse, de sorte que non seulement ceux qui surveillaient nos expériences étaient surpris des effets bienfaisants obtenus, mais les malades eux-mêmes se réjouissaient grandement de la puissance d'un remède qui ne les obligeait à aucune abnégation de soi, dureté ou souffrance; et puisque nous savons que la préservation du calme est une des plus puissantes aides pour acquérir la longévité, nous regardons notre découverte comme une victoire. (Extrait des chroniques de Kelaouchi, le Médecin de Nimred).

C'était l'observation des résultats bienfaisants de cette pratique respiratoire qui donna naissance à notre pensée de guérir des maladies au moyen de la médication atmosphérique. Cet art, bien qu'exigeant une grande connaissance pratique et beaucoup de prudence, est des plus efficaces et des plus utiles ; pour cette raison nous y avons consacré un traité spécial.

Ceux qui suivent la méthode respiratoire décrite ci-dessus doivent soigneusement s'abstenir de chanter longtemps à demi-voix, ou de siffler à mi-haleine.

AVIS

Nous prions ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore acquitté le montant de leur abonnement pour 1905 de vouloir bien le faire sans retard, pour éviter l'interruption dans l'envoi de leur service.

Le Gérant : H. CHACORNAC.

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.